

SYMBOLE / INITIATIQUE /  
ET  
MYSTÈRE / CHRÉTIEN /

PAR  
LE D<sup>r</sup> RAYMOND CORBIN

AIMEZ

VOUS

LES

UNB

LES

AUTRES



III II < II I = < I < III III K = < I II



**SYMBOLES INITIATIQUES**  
ET  
**MYSTÈRES CHRÉTIENS**

SYMBOLS INITIALES

MYSTERES CHRISTIENS

Docteur **RAYMOND CORBIN**

# **Symboles Initiatiques** et **Mystères Chrétiens**

■  
■ ■  
PRÉFACE

■ DE ■

**ANDRÉ LEBEY**

Grand Or.: du G.: C.: D.: R.:

PARIS

LIBRAIRIE MAÇ.: V.: GLOTON

7, rue Cadet, 7

—  
1929

SYMBOLS INITIATED

MYSTERY CHRISTIAN

Docteur RAYMOND CORBIN

# Symboles Initiatiques et Mystères Chrétiens

■  
■ ■  
PRÉFACE

■ DE ■

**ANDRÉ LEBEY**

Grand Or.: du G.: C.: D.: R.:

PARIS

LIBRAIRIE MAÇ.: V.: GLOTON

7, rue Cadet, 7

—  
1929

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

(ÉDITION ORIGINALE)



Cinq exemplaires sur Japon impérial  
hors commerce  
marqués A. B. C. D. E.



Cinquante exemplaires  
sur Hollande van Gelder  
numérotés de 1 à 50  
et paraphés par l'auteur  
(dont 15 exemplaires hors commerce)



Couverture et frontispices dessinés par  
St. J. LANDAU



*Tous droits de traduction et de reproduction réservés  
pour tous pays.*

COPYRIGHT BY D<sup>r</sup> RAYMOND CORBIN. PARIS 1929.



au G S. Grand Commandeur  
& Grand Veneur du G C D R.  
Le P H F. D<sup>r</sup> Camille Savore

Je n'oubliera jamais l'admirable  
preuve de solidarité que vous  
m'avez donnée en m'accueillant et  
fait chez vous et en mettant votre cabi-  
net médical à ma disposition lorsque,  
au moment de la grande tourmente,  
l'affreux carnage avait dévasté mon  
foyer.

Je vous en conserverai indéfiniment  
une reconnaissance éternelle

au E. Ill F Arthur Groussier  
Président du Conseil de l'Ordre  
du G. O. D. F

Vous symbolisez au plus haut  
point toutes les vertus maç. Votre ve-  
tue d'honneur et de probité, est  
un exemple vivant pour tous les  
Maç. Permettez moi de vous as-  
surer de mon respectueux dévoue-  
ment et de mon indéfectible, affectueux  
et profond attachement à votre O

Au L. Ill. F. André Lebel

g. Or. de g. L. D. R.

Vous avez bien voulu aider à la pose  
de cette modeste pierre, à peine de grossie,  
insuffisamment taillée, en la posant.

Je ne sais vraiment qui je dois admirer  
le plus de l'écrivain dont la haute culture  
se révèle dans ses nombreux trav. si fertiles,  
en enseignements ou de l'Or. prodigieux,  
propagandiste incomparable, accroit sans  
cesser le prestige de notre O.

L'Humble mag. qui je suis & que  
vous avez bien voulu honorer de votre amitié  
remercie ici l'ami sincère & dévoué, le mag.  
admirable en l'attendant de sa bien, vive,  
affect., pat. & inaltérable amitié!

A mes vieux & bien chers parents,

C'est à notre cher foyer, véritable  
fréinitation, si ces bons éducateurs  
laïques des enfants du peuple, vous  
m'avez appris la lutte contre les préjugés  
et les dogmes, la recherche passionnée de  
la Vérité.

Vous avez ainsi semé, dans mon  
cerveau d'enfant, l'idée de ce modeste  
trav.:

C'est le petit écolier d'alors qui  
vous remercie bien affectueusement,  
espérant vous conserver longtemps  
encore à ma filiale affection.

A mon P. C. F. Warry

G. M. des Cours Phil. de Meustruc

Vous nous avez donné l'exemple  
d'une vie admirablement remplie,  
Toute de travail, d'honneur et de  
bonté. Tous nos efforts tendront  
toujours à vous imiter.

A monsieur P F Thoyst

Ce n'est pas sans une indicible  
émotion & un plaisir indéfinissable que je  
me rappelle ces longues causeries sur le  
symbolisme, ces journées, ces nuits aussi  
que nous paraissoient si courtes à tous  
deux, passées à dégager toute la pensée  
humaine cachée sous les symboles du  
Tarot où les prêtres d'Égypte ont écrit, pour  
les seuls initiés, la science de l'occulte qu'ils  
avaient eux-mêmes déchiffrée dans les  
astres

Je ne connais pas d'ami plus sûr,  
plus fidèle, plus désintéressé que vous :  
d'une haute culture, vos connaissances  
sont infinies. Vous êtes le parfait  
maçon, symbolisant l'honneur, la  
bonté, la droiture dont vous m'avez  
donné des preuves inébranlables dans  
de nombreuses circonstances; vous

des l'ami des bons et des mauvais  
jours.

Laissez-moi vous dire tout  
cela, mon P P F Choyot, mon  
bon ami, ainsi que toute ma  
reconnaissance, en vous em-  
brassant très affect et très  
pat :

A monsieur C F Gloton

Peut on concevoir une édition  
mais sans que notre excellent / gloton  
y ait mis une main experte ? Toutes  
les roueries, toutes les ficelles de métier  
n'ont plus de secret pour lui. Il a  
bien voulu me faire profiter de sa  
longue expérience. Je lui en suis  
très reconnaissant.



A tous mes F.F. :  
A tous les Francs-Maçons  
heureux ou malheureux  
répandus sur la surface  
du globe

Met & amicus.

Ferme cette petite pierre, trop vite  
si grosse, taillée & polie de mon meurt,  
apporte une modeste contribution,  
à l'édification du T. sans cette  
machine !!!

*Alfred*

---

Villa "Hiram"  
Le Fouquet - Paris Plage  
7-9-VI-1929-



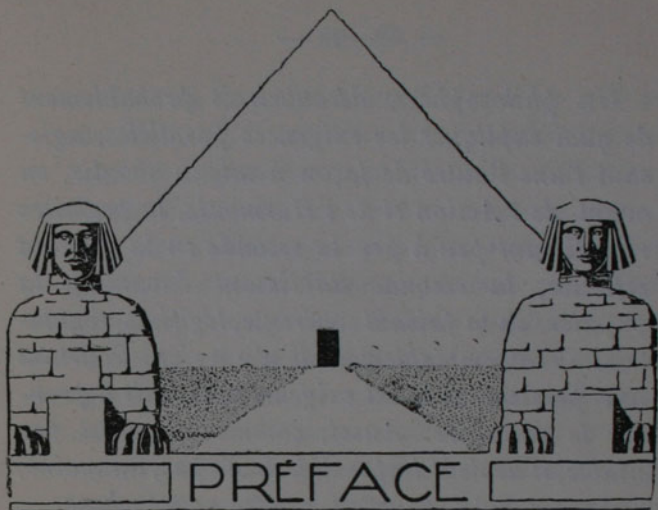
---

« L'homme conçoit une nature humaine de beaucoup supérieure à la sienne où rien, à ce qu'il lui semble, ne l'empêche de s'élever; il recherche tous les moyens qui peuvent le conduire à cette perfection nouvelle; tout ce qui lui semble un moyen d'y parvenir, il l'appelle un vrai bien et ce qui serait le souverain bien, ce serait d'entrer en possession avec d'autres élus, s'il était possible, de cette nature supérieure. Or, quelle est eette nature? C'est la connaissance de l'union de l'âme humaine avec la Nature toute entière. Voilà donc la fin à laquelle je dois tendre : acquérir cette nature humaine supérieure et faire tous mes efforts pour que d'autres l'acquièrent avec moi; en d'autres termes, il importe à mon bonheur que beaucoup d'autres s'élèvent aux mêmes pensées que moi afin que leur intelligence et leurs désirs soient d'accord avec les miens; pour cela, il suffit de deux choses : d'abord de comprendre la Nature universelle autant qu'il est nécessaire pour acquérir cette nature humaine supérieure; ensuite d'établir une société telle que le plus grand nombre puisse facilement et sûrement parvenir à ce degré de perfection. »

SPINOZA.

---





**L'**effort patient, invincible, à la fois enthousiaste et désespéré, tour à tour ou simultanément, à jamais perpétré, pris, repris par l'homme le long des siècles, partout, afin de conférer un sens à son étrange et impénétrable destin, ne tendrait-il pas à prouver, d'une part, qu'il ne peut s'y soustraire sans renier ou restreindre une partie de sa nature, au point de perdre une partie, aussi, de ce qui constitue son équilibre, de l'autre, que cet irrésistible instinct inscrit une sorte de tradition permanente assez sûre, en somme, où s'enclot une preuve de puissance, à condition qu'il y consente véritablement, puis une sorte de démonstration de la nécessité de celle-ci, tant vis-à-vis de lui-même que par rapport aux choses qui le conditionnent en l'entourant ?

Un philosophe y découvrirait probablement de quoi expliquer les exigences parallèles, agissant l'une l'autre de façon à mieux aboutir, en avant, de l'Action et de l'Harmonie, la première rétablissant peu à peu la seconde en la rendant effective, la seconde établissant davantage la première en la faisant cohérente, légitime, régulatrice. Vraisemblablement il n'y a rien. Pourtant une persistance aussi exigeante tendrait à prouver le contraire. Aussi, comme elle n'est pas niable, il devient impossible de ne pas, au moins, supposer qu'il pourrait exister autre chose.

Après tant d'expériences, dont la plupart paraissent, à la longue, semblables, sous les différences de leurs aspects ou, du moins, revenir au même, une autre aspiration naquit bientôt, impérieuse, celle de fixer dans des cadres à peu près permanents, en tout cas durables, figures représentatives des conquêtes effectuées, les résultats répétés des efforts précédents, devenus certains, ne fut-ce, ensuite, que pour mieux entreprendre, sans en égarer rien, les nouvelles recherches que les certitudes acquises postulaient progressivement. Vivant au milieu de la Nature, sans la comprendre, — sommes-nous si sûrs d'y parvenir complètement en dépit de nos découvertes, malgré nos perpétuels progrès ? — l'homme était incité par elle, de toute part, à la méditation de ses inconnus. Les mœurs, les différentes formes de gouvernement, les lois, la



société en naquirent, accélérèrent ce qui avait été entrepris, le maintinrent, l'étendirent ensuite, tout en le transformant. Dans les Origines du Droit Français, un de ses premiers livres, et des plus curieux, que j'ai déjà rappelé ailleurs, Michelet a noté le sens spirituel que l'homme conférait à ses armes, le culte qu'il leur rendait de ce fait même, la religion qui, après l'acte, finissait par en découler : « Les Romains étaient les adorateurs de la lance (quirites, quir) et la leur a volé par dessus le monde. En Allemagne, l'occupation semble se faire, ou se mesurer, par le marteau de Thor, cette arme vivante qui, lancée par le bras du dieu, va et revient de soi-même : « Notre Seigneur de Mayence s'avancera à cheval dans le fleuve ; aussi loin qu'il pourra lancer dans le Rhin un marteau de maréchal, aussi loin s'étendra sa juridiction. » L'augure étrusque, de son lituus, partage le ciel et la terre. « L'effort de l'esprit social n'est pas de s'unir à un égal, mais de se constituer un supérieur. Pour en venir là, il ne suffit pas du besoin de l'activité sociale, il faut, le plus souvent, une croyance religieuse. Celui qui n'aurait pas été obéi comme chef, le sera comme fils des Dieux... Le symbolisme antique de l'élection, de l'intonisation, tout en faisant presque un dieu du roi ou du pontife, lui rappelle sans ménagement son humanité. »

Dès les premiers âges du monde, les approxi-

mations confuses une fois classées, les définitions, plus réfléchies, entrées, comme des paroles ritueliques, dans les faits, auxquels elles apportaient une consécration supplémentaire, les Religions, ainsi qu'il le semble de plus en plus, seraient-elles des sorcelleries, éparses sur les différents points du globe, apparaissent, par leur nécessité même, la première synthèse. La manière de procéder révèle de nombreuses analogies; plusieurs en constatent; un plus grand nombre les imaginent, quelques-uns en tirent des systèmes étendus. La remarque, en tout cas, digne d'être retenue, découle principalement des signes identiques, parfois, presque équivalents, en un assez grand nombre de lieux répartis, primitivement, sur des points séparés de l'Univers, à une date où il n'a pas encore été prouvé que des rapports aient pu s'établir. Ainsi le symbolisme aurait été une sorte de similitude ou de correspondance première innée dans la race humaine, manifestée avant même que ses enfants, dissemblables par ailleurs, soient parvenu à s'en expliquer entre eux. Il faut que les bienfaits de ce lien mystérieux, encore mal saisi dans ses filières, demeurent particulièrement forts, au point de détenir en eux-mêmes on ne sait quelle persistante souveraineté secrète, invisible et visible, pour que leur étude, non seulement s'empare toujours de nos préoccupations, mais les ressaisisse après la guerre la plus atroce, sous

la menace de celle qui sera plus horrible encore, au milieu des ennuis de tout ordre et des difficultés croissantes, par delà tous les besoins pressants, si nombreux, de l'existence moderne. Ne résiderait-il pas dans le symbolisme quelque chose d'irrésistible, jusqu'à nouvel ordre, autour de quoi le rêve et la pratique spirituelle reviennent toujours, peut-être, même, une obscure nécessité pour l'Esprit qui, aussi bien après avoir battu tous les chemins, parcouru toutes les routes, qu'avant de les entreprendre, éprouve le besoin de s'y tremper pour se ressaisir ou, si le fait n'a ni les dimensions, ni l'importance que nous lui concédons ici, d'y allonger son repos vers l'évaluation d'un songe, en dépit de tous les gains positifs superposés, persévérant à travers tous les démentis, bien au delà de sa propre négation ? Le symbolisme, en ce cas, serait un de ces tuteurs de l'Intelligence dans sa lutte avec l'Inconnaissable, — aussi bien que dans son besoin de mesure du réel, quelle veut s'adapter, — afin d'y accomplir mieux sa destinée que celui-ci, de plus en plus scientifiquement exploré, lui réserve, selon la vraisemblance la moins inacceptable, faite pour l'ensemble de ce genre de recherches, au même titre que les religions, de figurer l'erreur la plus totale de tout le genre humain, puisqu'elle n'a cessé de s'élever de ce qui s'est manifesté en lui de plus profond, comme de plus permanent. Il serait, alors, encore plus sin-

gulier qu'une aussi constante sottise universelle, expression du désordre le plus stupide, au bout du compte, de la Raison, ait assuré, par l'obstination acharnée de sa croyance démentielle, toute une part, intérieure et extérieure, de l'ordre même dans lequel et par lequel se développa l'Humanité.

Rien de plus normal donc que la ténacité de l'homme dans tous les domaines de la connaissance, surtout, peut-être, — ce que nous vivons tendrait à le faire entrevoir, — couronnement presque fatal des autres, dans le plus voilé. D'où le nom de Haute Science qui, parmi les adeptes de l'occultisme, la concerne, encore que celle-ci continue de s'avancer à tâtons sans possession ou emprise neuves irréfutables, parce que démontrées, revenant sur ses pas au point de s'être demandé hier en la personne d'un de ses derniers prophètes, R. Steiner, après Eliphaz Lévi, d'ailleurs, et sur un tout autre plan, si les hommes n'avaient pas connu des époques pénétrées davantage de forces animiques, tellement en recul même sur ces glorieuses annales révolues, qu'ils ne possédaient plus, — et ne posséderaient peut-être plus jamais, sinon d'ici fort longtemps, — les moyens oubliés, égarés ou perdus, qui leur permettaient de se mettre en rapport avec elles, puis de les capter partiellement. Pour pas mal de ceux-là, comme pour d'autres, qui s'assurent, par ailleurs, matérialistes, uniquement, le point de jonction de ces

contraires est à noter d'autant plus que le Temple symbolique où ils se rencontrent en se retrouvant, en eux-mêmes et en dépit de leurs convictions diverses, fraternels, le permet seul : les figures géométriques des symboles ne se contentent pas de signifier ce qu'elles veulent, au point d'exercer une influence par elles-mêmes et en elles-mêmes.

Que de singularités, en effet, sur cette route ! Prenez une carte de France et fixez-la bien : vous verrez que notre pays peut y être figuré par une étoile à cinq pointes — la nôtre — inscrite dans un cercle. L'Angleterre est le triangle isocèle même. L'Allemagne, le triangle équilatéral renversé, la pointe en bas, qui indique Satan, ou Faust sous son influence, lutte farouche entre la volonté de domination strictement personnelle et les milieux où cette formule d'égoïsme ancestral ne trouve plus son application, ni les possibilités de celle-ci. Entre l'Angleterre et l'Allemagne, la France, en les unissant, les réconcilie, — dans le cercle que rayonne son étoile, — mais elle ne peut l'y faire qu'en résistant et en flamboyant sans fin, opposant sa volonté fraternelle, pacifique et militante, guerrière quand l'incompréhension des deux autres lui impose la bataille, à la pesanteur massive du Destin.

A ce stade, de ce fait, sans nous en douter, quant à la plupart, ne frôlons-nous pas le mystère, — ce mystère dont Napoléon, à Sainte-

*Hélène, nous déclarait enveloppés ? — Quoi de plus naturel, alors, que d'utiliser tous les moyens d'exploration et qui pourrait certifier, jusqu'à preuve d'erreur ou de supercherie, que les plus surprenants, au premier abord, sont les moins efficaces ? On a tout dit, tout écrit, tout figuré sur le Christ, comme sur Jeanne d'Arc, sans parvenir à autre chose qu'à des récits divers, superposés, eux aussi, qui, tous, en général différents, ajoutent à la légende et, finalement, font reflleurir l'inexplicable qu'elle contient : Jeanne, une sorte de bon sens naturel, imposé par sa foi en elle-même et en Dieu à travers l'artificielle, mais pompeuse, imbécillité, sûre de sa soi-disant sagesse, contre quoi elle combat ; pour Jésus, on aboutit à souhaiter, après à prétendre, accumuler les preuves de sa non-existence afin de mieux aboutir à la conclusion d'un mythe, c'est-à-dire à la négation même de ce qui avait maintenu, tant bien que mal, les chrétiens debout pendant deux mille ans, à part quelques éclipses pendant lesquelles, justement, l'influence chrétienne avait paru s'évanouir, comme si l'existence réelle du Messie, au même titre que celle des Saints, fournissait ainsi la preuve qu'elle était le meilleur soutien, par son exemple, du symbolisme qui en était résulté, en même temps que sa supériorité sur de vagues allégories qui ne permettaient pas la comparaison entre nous-mêmes, nos fautes ou nos vertus, et l'exemple*

destiné à nous exalter vers les secondes pour mieux nous éviter les premières, tant il est vrai qu'il faut en tout de l'humain pour toucher l'homme, puis le retenir. Nos Dieux nous réfléchissent au point que ceux des dogmes expirants furent investis, afin de se prolonger, des défauts de l'humanité corrompue; les anciennes qualités célestes qui les caractérisaient, au début, ne se découvrant plus en eux, furent exprimées par des personnifications allégoriques. D'où le mot du Sauveur : « Je suis venu sauver ce qui était perdu. » Néant sur lequel il remettait l'homme véritable, ramené d'abord à la source primitive, porté ensuite à sa plus haute puissance par l'esprit de sacrifice et la négation de la Mort. D'où, encore, cette autre parole du Messie devant le Temple, qu'il fixait de l'œil et désignait de la main : « Je suis la Porte. » Une partie de la puissance de cette parole ne venait-elle pas de son caractère symbolique ?

La permanence du symbolisme, quoiqu'il en soit, demeure incontestable. Il précédait, autrement, les deux mille années chrétiennes; il leur survit. Il continue. Il ressuscite. Il se lève sur l'Avenir. Qui sait si, demain, résumé des religions, dont d'aucuns s'imaginent un peu vite mesurer déjà les tombeaux, — n'aurions-nous pas dépassé alors l'Irréligion annoncée par Guyau, ne serait-ce que momentanément? — il ne les réunira pas toutes afin d'en sauver le

meilleur, l'essentiel, dans une sorte de symbolique universelle aux temples neufs, incrustés de signes, au milieu desquels iront rêver les hommes, plus ardents qu'hier à se préciser l'idée religieuse nouvelle dont l'appétit paraît s'accroître du poids du matérialisme même, ou de l'indifférence qui prévalaient jusqu'à nous et, manifestement aujourd'hui, — quitte à ce que ce mouvement inscrive surtout une mode, car nul n'a le droit de préjuger formellement du lendemain, — diminuent.

Le monde moderne, qui ne s'appuie plus à rien, donne fréquemment la sensation d'une perte d'équilibre et de la mort. Si l'âme humaine est vide, c'est, en partie, parce qu'il n'y reflète que des ombres, d'autre part parce qu'il ne lui laisse plus le temps de se ressaisir.

Une des possibilités du symbolisme accomplit l'alliance simultanée, puis, d'année en année plus étroite par ses fidèles, de la réflexion, des signes et du sentiment, de la pensée, du dessin géométrique et de la sensibilité. Sans doute ce sont jeux de l'esprit, mais leur durée à des âges de plus en plus évolués, — j'insiste, — ne détiendrait-elle pas une signification, au même titre que l'espèce de préférence et d'achèvement satisfaits, même partiels, qui en résultent à certaines heures heureuses de plénitude intellectuelle sensible, équilibrées par leur épanouissement ? Je plaindrais le franc-maçon



qui n'aurait pas éprouvé dans sa Loge, dans son Chapitre, dans son Conseil, plus haut aussi, le sentiment de satisfaction irradiante que dispense à l'initié la vue, la possession et le maniement des décors qui l'entourent, des bijoux qui l'achèvent, des idées vivantes partagées qui l'expriment. Serait-ce après, lorsqu'il a quitté le Temple et ses frères, il éprouve le prolongement d'un triple bienfait, comme s'il émanait encore des ondes des enseignements captés parmi les insignes, si bien adaptés, qu'ils augmentent et qu'ils encadrent. Ce fervent de la poésie logique du monde par l'Art qui l'exprime de la façon la plus vivante, à l'usage direct et immédiat de l'homme, se tromperait-il, d'un autre point de vue, au jugement de ceux qui évoluent par d'autres procédés sur des voies de hasard, en s'offrant aux phénomènes psychologiques mentaux qui ont, peut-être sur le physique même, plus d'importance que nous ne le supposons, laisse son caractère spirituel rejoindre là les moyens, j'allais écrire les outils, d'un achèvement spécial : il semble qu'il réalise alors, parmi des signes véritablement élus, peu à peu, autour de ceux de l'autel, l'apaisement ordonné des contradictions douloureuses qui, ailleurs, le dévastent, tout en décimant ses semblables. Et il y est, vraisemblablement, d'autant plus attentif, de nos jours, que cette vigile symbolique semble le coordonner vers

une sorte de perfection intérieure calmée en l'extrayant du mouvement frénétique du monde qui l'éparpille au dehors, durement, pesamment, dans l'illimité croissant du Hasard. Le calme de l'Orient pénètre, quand même, la nervosité occidentale et, si ces distinctions entre les deux contrées de jadis sont usées, voire disparues, — tout va vite, — par suite de l'accroissement de l'activité du globe, un rayonnement en résulte malgré tout, comme d'un foyer unique, simplificateur, demeuré solaire, sur nos compartimentations superposées à l'excès.

Je me rappelle, au sommet de longues journées de travail, des soirs de parfaite harmonie intellectuelle, sentimentale et spirituelle, devant la contemplation, réceptive, des signes de nos grades.

Il me semblait, ne fut-ce que momentanément et par auto-suggestion, ce résultat obtenu à l'avantage d'une sorte d'accomplissement de moi-même, détenir le meilleur de ce à quoi l'homme puisse atteindre pour équilibrer le maximum du présent entre le passé et l'avenir, d'autant moins vagues qu'en ne s'en séparant plus, quant à soi, il les unissait en lui-même à la façon des trois étoiles aux angles entrelacés qui achèvent le cordon orange et vert du Conseil de l'Ordre. Ouvrant enfin la fenêtre, avant de livrer au sommeil ce qui subsistait encore de la journée faite, ainsi consacrée, de manière à

mieux accomplir celle du lendemain, je retrouvais, en toutes saisons, au ciel froid, scintillant, de l'hiver, comme en son étendue différemment étincelante, poudroyante, on dirait, de poussière lumineuse, de l'été, la répétition céleste, accrue, illimitée, de mon décor symbolique, collectif et personnel, — l'infini, lumineux sur l'ombre, des astres dont se compose, tout autour du globe, l'immensité des espaces stellaires.

Je m'endormais dans le souvenir attristé de l'incompréhensible incompréhension des hommes devant leur bonheur, par suite du refus, dans lequel ils persistent, des rapports sûrs auxquels ils ne consentent jamais, comme de cette recherche d'harmonie qui leur est devenue étrangère, tout en gardant en moi l'ordre des étoiles, qui, du soir à l'aube, s'ils levaient la tête, leur en présenterait l'immortel spectacle, aussi révélateur de nos jours qu'à ceux de Chaldée (1).

\*  
\* \* \*

*La thèse d'Hegel sur le symbolisme, où il voit la caractéristique de l'art oriental, est bien connue,*

(1) Au surplus, j'écris cette préface à une date peut-être significative, comme tendraient à le faire croire, par ailleurs, les événements auxquels ils nous faut assister, signes de la décadence d'une civilisation qui repose de plus en plus sur des idéologies mortes. « L'Europe avait été fondée, dit Waldo Frank, sur une synthèse de foi dans la Révélation et de foi dans la Raison capable d'interpréter

*comme sa théorie, un peu trop régularisée, des trois formes dans l'histoire de l'art, symbolique, classique, romantique, la première appartenant donc à l'Orient, la seconde à la Grèce, la troisième au monde moderne ou chrétien, où la domination de l'esprit modèle — modelait —*

celle-ci. Elle avait été formée dans le double moule d'un égalitarisme de l'esprit, protégé et guidé par un ordre social qui tenait son autorité, non de la richesse, mais de la valeur. A mesure que diminuait la valeur des dirigeants européens, la substance visible de ce corps se rétrécissait. » Et ceci : « Depuis les Croisades, l'activité humaine abandonne peu à peu les fins spirituelles. L'intellect perd son prestige et cède le pas à la volonté, désormais indépendante. » A ne pas concilier les excès glacés du rationalisme et les exagérations, d'ailleurs plus artificielles que brûlantes, d'un irrationalisme d'autant plus déréglé que le rationalisme se décréait plus absolu, le monde de dessèche sans restaurer encore dans sa force, dans son équilibre, l'Homme mutilé de toutes parts, à ce point qu'il semble, l'habitude prise, ne plus s'en apercevoir. Mais le réveil serait-il proche ? Je prends les lignes suivantes dans le *Symbolisme* de mars 1929, la revue d'Oswald Wirth : « Saturne entre dans le Capricorne, qui est son domicile nocturne, dont il ne sortira pas avant trois ans. Voilà qui annonce une recrudescence d'occultisme et de mysticisme, d'autant que Saturne est en trigone simultanément avec Vénus et Neptune. La sentimentalité se dispose à sonder les profondeurs avec une très subtile sagacité vers l'obscur pays du rêve méditatif. Istar tourne son visage : elle renonce à la frivolité pour s'enfoncer dans la nuit du mystère... Il est temps de ne plus s'abandonner aux fantaisies faciles et de conjurer les mirages d'Hecate en évoquant Saturne, le dieu qui enseigne à se concentrer sur soi-même en vue d'approfondir avec une sévère sagesse. » Lessing, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à travers une vie difficile, avait vu le drame de la vie entre le rationnel et l'irrationnel, signala que l'équilibre était entre les deux et que, sans lui, l'intégrité de la Nature, comme celle de l'Homme, était menacée.

la matière. Le cercle de ces formes étant parcouru, leur nombre épuisé, il concluait par la seule échappée possible à ses yeux, qui était de les réunir pour les refondre ensemble. Je suis de ceux qui pensent qu'on ne décide pas aussi nettement de ce qui doit être, dont on est, en quelque sorte, amené à déchiffrer dans le présent les tendances renouvelées, et je me demande s'il n'y a pas là une idée philosophique plus propre à expliquer le passé qu'à deviner l'avenir, dont l'homme, en dépit de la plus géniale sagesse, ne peut que pressentir les besoins, de manière à les faire éclore plus définis dans un milieu plus adapté. Pour cette fois aussi, sans doute, le symbolisme nous attire en plus d'un domaine et, sur le terrain spirituel, d'une manière presque invincible, aux cadres permanents, sans cesse renouvelés par l'alluvion vitale, de l'Ordre maçonnique. L'indécision actuelle de l'âge moderne, en face du destin qui s'ébauche en lui et dont il cherche à se figurer le visage, sans parvenir à s'en préciser les lignes, y est, probablement, pour beaucoup. Au bout de la civilisation, au déclin, peut-être, de ce qu'on a entendu par elle, nous serions ramenés d'une autre manière aux conditions d'autrefois. « L'idée étant vague et indéterminée, écrit Hegel, incapable d'un développement libre et mesuré, ne peut trouver dans le monde réel aucune forme qui lui réponde parfaitement; dans ce défaut de

correspondance et de proportion, elle dépasse infiniment sa manifestation extérieure. » Jamais on ne s'est tant appuyé sur les nécessités du réel, jamais on n'a tant certifié ne partir que de lui, jamais, d'autre part, on ne l'a tant dépassé vers les formes figuratives les plus abstraites.

Cherchant à expliquer le sens de la mêlée, en quelque sorte, où s'amalgamaient les figurations de l'Inde antique, Hegel écrit les lignes suivantes, qui sont à citer, car on se demande si elles ne répondraient pas, contradictoirement, par l'excès même de leurs figurations multiples, au vide où nos ébauches innombrables ne parviennent pas à rien saisir de sûr : « Plongé encore dans la contemplation du monde sensible, n'ayant pu apprécier la réalité, ni mesure, ni règles fixes, l'homme s'épuise en inutiles efforts pour pénétrer le sens général de l'Univers ; il ne sait employer, pour exprimer les pensées les plus profondes, que des images et des représentations grossières où éclate l'opposition entre l'idée et la forme. L'imagination va ainsi d'une extrême à l'autre, s'élevant très haut pour retomber plus bas encore, errant sans appui, sans guide, sans but, dans un monde de représentations à la fois grandioses, bizarres et grotesques ». Et, soit noté en passant, le christianisme, — comme le fera, peut-être, en recommençant, tout en la continuant et en l'amplifiant, une tâche éternelle, le symbolisme initiatique de demain, — ne serait-il

pas né du vide de ces deux excès, du néant qui s'y accumulait pour le malheur de l'homme? — Jésus en hébreu, signifiant, à la fois néant et sauveur, — afin de le combler par l'homme même, ouvert sur son vrai destin, à la fois d'amour, de douleur, de sacrifice, puis de cette passion terrible qui le cloue à sa mort fatale, le perpétuant sur la croix qu'il avait portée toute sa vie, — suite d'Hercule, entassant, par ses victoires successives, les raisons même de son propre holocauste, puis les bois du bûcher dont les flammes le dévoreront.

L'art égyptien, le plus grand initiateur du symbolisme, semblait dire, quant à lui, que les formes et les actions humaines exprimaient autre chose qu'elles-mêmes, notamment une partie de ce qui nous entoure, peut-être, — aux yeux de ses prodigieux artistes, il le paraissait bien, comme au XIII, XIV et XV<sup>e</sup> siècles pour les gothiques, — le principe divin par des qualités mystérieuses et une immanence qui auraient eu avec lui une sorte d'analogie. Les règnes de la Nature s'accomplissaient ainsi, résumés, autour de l'homme comme en lui-même, aux murs solennels, graves, gravés et peints, des hypostyles. — L'Idée et la Forme s'y rejoignent, cherchent à se concilier, par un penchant à la fois irrésistible, instructif et réfléchi, dans l'emblème qui tend au symbole, offert en tant que synthèse des idées profondes. Qui sait, après

*tout, si cet élan mesuré, médité, réfléchi vers l'Inconnaissable, ne constituait pas un des moyens efficaces pour la formation de l'homme, en un mot, si l'on n'a pas perdu une partie de la puissance humaine en y ayant étouffé le rêve de l'éventualité divine, impénétrable, rappelons-le encore, mais vers laquelle une partie de la pensée, ne fut-ce qu'en vue de son propre équilibre, se devait, peut-être, d'aspirer vers des preuves possibles, en y montant ? — Architecturale, l'Égypte incomparable fouilla le sol, creusa des lacs, étendit sur ses sables et ses limons, dans la fraîcheur souterraine de ses labyrinthes initiatiques, des ouvrages immenses, offrit à l'incendie du soleil des constructions infinies : ses pyramides sont l'image même de l'art symbolique, l'idée réalisée de son idéalisme réaliste qui veut capter le visible et l'invisible. Sur leurs quatre surfaces planes vit un être qu'on ne voit pas. Son écriture hiéroglyphique, empruntée à la Nature dans ses analogies avec les idées, exprime aussi le symbolisme. Le sphinx en est le monument et l'énigme qu'il fait se dresser devant lui est celle de l'homme, comme l'a vu le tragique grec en y menant Œdipe.*

*Le long des pierres merveilleuses de cette Égypte ancienne, nous avons le sentiment de nous promener parmi des problèmes jadis résolus, à déchiffrer de nouveau. A travers les épreuves, les*



*transformations renouvelées et les points d'interrogation accrus du présent, celui de nous avancer parmi des problèmes à résoudre, vers des symboles à figurer, qui permettraient aux meilleurs de guider les hommes incertains, égarés, — en détresse; et une sorte de correspondance indéfinissable semble s'établir entre ce passé et ce présent, — ce passé qui paraît nous indiquer par son enseignement muet celui vers lequel nous aurions à diriger nos pas, à étendre nos mains, à renouer les différents éléments scientifiques et spirituels de nos progrès, afin de les réaliser pleinement en les faisant aboutir, — ce présent qui se tourne vers les ordonnances d'autrefois afin de s'en inspirer dans l'espoir de mieux trouver le procédé des siennes. — Le Symbole est un signe abrégatif entre l'image et l'idée. Or nos murs en sont pleins, où les affiches commerciales s'y efforcent, nos campagnes de même où, près des croisements, les poteaux indicateurs expliquent immédiatement les dangers de la route à l'automobiliste éperdu de vitesse. Demain, un nouveau site d'Arnheim, plus incliné encore vers l'Esprit que celui d'Allan-Poë, peut paraître, dont les méandres et les jardins, les cours d'eau et les lacs, sertiront le Temple des Temples, auquel aboutiront les religions réconciliées, adoratrices, cette fois, du véritable Dieu : — Joseph de Maistre lui-même n'a-t-il pas annoncé le troisième Testament ? Dans cette*

antique Egypte, à laquelle nous revenons toujours, l'adepte, sorti victorieux des épreuves souterraines, entendait à son oreille la première grande révélation, dont la formule

Osiris est un Dieu noir

signifiait que les profanes n'adorent que l'ombre du vrai Dieu.

En Chine, Tchoang-Tseu a écrit : « Le principe ne peut être énoncé ; ce qui s'énonce, ce n'est pas lui. » Ce qui répond à ce passage du P. Sertillanges : « Dans cette proposition : « Dieu est », le verbe ne signifie point l'être réel, l'être considéré à la façon d'un attribut, il n'est que le lien logique d'une proposition vraie et on l'emploie dans un sens qui se retrouverait tout aussi authentique s'il s'agissait d'une chose sans existence réelle, comme lorsqu'on dit : « La Cécité est. » Le Sama-Vêda déclare : « Ce n'est pas le connaître que ne pas l'ignorer complètement », comme Saint-Augustin : « Nous parlons de Dieu : quoi d'étonnant que tu ne comprennes pas ! Si tu comprends, ce n'est pas Dieu. » Quant à Saint-Basile : « Nous ne prétendons pas monter jusqu'à son essence.... Savoir que nous ne pouvons le savoir, telle est la connaissance que nous en avons. » Il est rejoint par Jean de la Croix : « Ne vous tenez jamais pour satisfait de ce que vous connaissez de Dieu, attachez-vous plutôt à ce que vous n'en connaissez pas.... car moins on

le comprend distinctement, plus on est près de lui. » C'est pourquoi nous le connaissons sans le connaître, tandis qu'ils nous montre la forme que nous lui donnons et n'en a pas, alors que nous le représentons comme un vieillard, lui qui n'a point d'âge, ainsi qu'il est dit dans l'Idra Suta du Grand Synode. Ce que nous savons sert de base à ce que nous croyons. Rabbi Schimeon n'a-t-il pas annoncé qu'au temps où règnera le Messie, l'esprit d'intelligence et de science une fois répandu sur toute chair, toute âme humaine connaîtrait la vérité sans qu'il lui soit nécessaire de l'apprendre, de façon à ce que chacun rayonne sur tous et reçoive la lumière de tous par une sorte d'aspiration et de respiration universelle ? « Ainsi, dit-il, en tout, l'esprit de vie se composera de quatre souffles. Ce sera comme une résurrection universelle pour la vie de l'intelligence, car les quatre esprits, qui n'en sont qu'un, sont figurés par le carré qui enferme le Triangle... ». Toujours vivante, la vérité possède toujours ceux qu'elle a touchés une fois. « Elle est un vin délicieux qui ne s'évapore jamais. Il tombe goutte à goutte sur la terre en s'échappant de la coupe des sages et va jusque dans les tombeaux humecter les lèvres des morts. Il descend jusqu'au cœur de nos pères endormis et les fait parler encore comme dans un rêve. » La sagesse est l'astre central de toutes choses, où celles-ci rayonnent sur leur essence, le carré parfait qui la contient,

le point médial de leur exactitude. Elle est l'éternelle couronne de la puissance suprême dont l'ombre est la foi aveugle et le despotisme. D'où les cinq mille années qui datent nos brevets, nos patentes, nos constitutions. Et dans le même Livre des Splendeurs, qui sera comme une illumination pour tout franc-maçon sincère, bien préparé, brille la grande parole : « C'est l'équilibre de l'Homme qui fait celui de la Nature en ce monde et si l'Homme n'était pas, la monde ne serait plus ». Car, derrière la sagesse chrétienne véritable, les cinq mille ans du judaïsme, qui l'expliquent, demeurent, peut-être, à cette heure, en revenant vers nous et vers elle pour la sauver, en nous révélant davantage à nous-mêmes, le dernier enseignement. « Que veut dire le mot catholique, demande Eliphaz Levi, sinon universel ? Je crois au dogme universel et je me garde des aberrations de toutes sectes particulières. Je les supporte, pourtant, dans l'espérance que le progrès s'accomplira et que tous les hommes se réuniront dans la foi aux vérités fondamentales, ce qui s'est déjà accompli dans cette société répandue par le monde qu'on nomme la Franc-Maçonnerie. »

C'est elle qui dépasse l'essai officiel, souvent malheureux, tenté par Constantin pour concilier le Christianisme avec l'Ancien Monde et illumine la belle nuit, « pleine de lueurs crépusculaires, au ciel étincelant d'étoiles », de l'Évangile.

Demain l'étude de la Kabbale ne fera plus qu'un seul peuple des israélites et des chrétiens réconciliés à jamais, car il n'y a rien d'occulte qui ne doive être manifesté, disait Jésus-Christ et ce qu'on se chuchotait à l'oreille sera crié sur les toits. « La maison de l'Humanité, c'est le monde, le Chandelier, c'est la Science et la Lumière, c'est la Raison vivifiée et immortalisée par la Foi. » C'est le même qui expliquait que son ouvrage ferait comprendre « la haine implacable portée par les prêtres à la franc-maçonnerie, qui est le judaïsme réformé suivant la pensée de Jésus et de ses apôtres de prédilection, Jean le Boanergès, dont la révélation cabalistique a toujours été l'évangile du Christianisme occulte et des écoles du gnosticisme non profané. A ces écoles se rattachent les Joannites, les Templiers non idolâtres et les hauts initiés de la maçonnerie occulte. Là sont les clés de l'Avenir, car là sont conservés les secrets de la révélation unique et universelle dont le judaïsme, le premier et le seul, peut-être, entre toutes les religions, a prêché la doctrine au monde » (voir à ce sujet S. Bloch, la Foi d'Israël, 1859). Eliphaz Levi ajoute : « La profession de foi des maçons non athées est le symbole de Maïmonide et les Chrétiens doivent retrouver dans les rites des hauts-grades toute la révélation authentique de Jésus-Christ. » Ainsi se réalisera, un jour, autour de la figure du Christ, symbole de l'homme régénéré,

*et, peut-être, vers un nouveau Messie, la grande conciliation qu'a cherché toute sa vie, avec tant de passion intéressante, malheureusement sans y parvenir parce qu'il y voulait, en somme, effacer la leçon du Sauveur, Hyppolyte Rodrigues dans ses beaux ouvrages, notamment dans le plus remarquable, les Trois filles de la Bible, qu'on peut compléter par celui, qui le précéda, de Reghellini de Scio, en trois volumes (1). —*

(1) Voir également : Herder, *Histoire de la Poésie des Hébreux*, trad. Carlovitz, Didier 1854. — Herder découvre dans la parole de l'Orient l'union de la Raison et du Sentiment, de l'Homme et de la Nature. Tout y est, à la fois, logique, réalisme et poésie, comme si rien n'y arrêtaient ce qu'on pourrait nommer l'expansion de l'action humaine. Quand Israël combat, le soleil, la lune, les étoiles participent à ses efforts, eux aussi, ainsi qu'il est montré dans le livre de Josué où, dans la lutte contre les Asmodéens, la Nature entière semble s'être mise à ses ordres. Dans le chant de Deborah, les étoiles font partie des combattants : ailleurs les astres s'inclinent sur le jeune pâtre endormi ; le soleil a sa chambre à coucher ; il sait quand il repose. « Quel tendre intérêt la poésie des Orientaux ne nous inspire-t-elle pas pour les fleurs et pour les plantes ? En les animant, en les personnifiant, elle fait de Dieu le père de ces plantes ; elles ont leur part de sa bénédiction afin qu'elle puissent se propager et semer : pour elles aussi tombe la pluie qui les rafraîchit, pour elles aussi se fait le printemps qui leur donne une vie nouvelle. La renaissance de la verdure est devenue le plus beau symbole de la résurrection des morts, comme la conservation des végétaux est un témoignage palpable d'une prévoyance universelle et incompréhensible. » Ceci encore doit être cité : « Si l'histoire de tous les peuples tire son origine des vieux dires, chez le peuple hébreu elle est restée un dire, par le style et par les allures, jusqu'à l'époque des derniers prophètes, ce qui ne saurait s'expliquer que par le génie de sa langue, par sa manière de penser et, surtout, par celle de ses écrivains sacrés, qui, tous, n'ont décrit que les temps

*Le nécessaire, c'est qu'une image particulière du Christ, organisée exprès dogmatiquement, ne serve pas, d'une part à un catholicisme païen à empêcher l'enseignement du judaïsme approfondi, de l'autre à un certain judaïsme, arrêté, à ne pas permettre l'avènement du nou-*

de la plus haute antiquité. Je passe maintenant à la véritable fiction, à celle qui consiste à composer par des images connues et caractéristiques un objet inconnu et caractéristique. Le chérubin est un des meilleurs exemples de cette fiction : Le Lion, le Taureau, l'Homme et l'Aigle étaient des images connues; leur réunion en une seule image qui devient un symbole est de la fiction. En ce cas, elle ne saurait être le synonyme du mensonge, car dans le domaine de l'intelligence, la signification d'un symbole poétique composé est une vérité.... Le chérubin est une des principales formes fictives de toutes les nations qui ont une poésie. » (En dehors de Walt Withmann et de quelques autres, une des caractéristiques des Etats-Unis ne serait-elle pas de n'en point avoir ?) « Peut-être même est-il la plus ancienne fiction du monde. Il est debout sur les ruines de Persépolis, dont les inscriptions et les ornements architectoniques remontent bien au-delà de toute histoire comme il est étendu, sous la forme du sphinx, sur les débris des temples égyptiens : il est le héros de tous les contes indiens, thibétains, chinois, perses et arabes : il figure dans les fables de l'ancienne Grèce et dans les Dires antiques du Nord. La poésie du moyen âge elle-même l'a exploité; que serait, au reste, la poésie sans un semblable être ailé, que chaque nation reproduit à sa façon ? Selon moi, du moins, les Hébreux possèdent les Dires les plus simples et les plus purs sur cette merveilleuse composition dont eux seuls connaissaient l'origine toute naturelle. » — On sait les travaux de Fabre d'Olivet sur la langue hébraïque reconstituée. Volney (prendre le dernier tome de ses œuvres complètes) voyait dans son alphabet le moyen d'une langue universelle pour les différentes nations orientales. — Rappelons-nous, d'autre part, le mot de Jules Soury : « Le Sphinx qui garde les origines du christianisme n'a pas dit son dernier mot. »

veau christianisme maçonnique d'où sortira le Troisième Testament.

L'œuvre du Temple est celle du Messianisme, c'est-à-dire l'accomplissement du symbolisme israélite et chrétien, le rétablissement de la vraie légitimité, celle de l'intelligence et de la vertu, l'Ordre par l'équilibre du devoir et du droit, bases inébranlables du pouvoir, le rétablissement de l'initiation hiérarchique et du sacerdoce de la pensée réglant la monarchie de l'intelligence et de la force. Tout ce qui s'est fait dans le monde manquerait de sens et de portée si cette œuvre ne s'accomplissait pas un jour.

Mais l'heure n'est pas encore sonnée, d'où la nécessité du secret et de l'initiation, afin même de ne rien perdre et de tout sauver. La Doctrine secrète ne convient qu'aux âmes recueillies, les âmes agitées, sans équilibre, ne pouvant comprendre : comment enfoncer un clou dans une muraille mobile, prête à s'ébranler au moindre choc ? « Le monde entier, dit encore Rabbi Schimeon, est fondé sur le mystère... Le ciel s'incline pour nous écouter, mais je ne lui parlerai pas sans voiles. La terre s'émeut pour nous entendre, mais je ne lui dirai rien sans emblèmes. Nous sommes en ce moment la porte et les colonnes de l'Univers. » La porte, c'est le mot même du Christ.

La Force de l'art symbolique, qui sait enclore tant de choses sur la pierre étroite, attire, au



point de paraître devenir une de celles qui permettront la renaissance des hommes de maintenant, si différents dans leurs préférences, leurs sentiments et leurs idées, tellement impénétrables les uns aux autres, qu'il ne leur reste, peut-être, plus d'autre lien possible. L'indéterminé de ce qu'ils rêvent ou veulent, tour à tour, sans savoir le rêver ni le vouloir à fond, avec précision, les y ramène aussi. N'en aurait-il pas été de même à toutes les époques, d'abord incertaines, mais en marche, ensuite renseignées, cohérentes et, alors, constructives de l'Histoire ?

La philosophie ancienne s'était évertuée au difficile et redoutable problème de concilier, en les réunissant, les deux principes de la connaissance, l'idéal et le réel, et nous nous y essayons toujours. Les pères de l'Eglise tranchèrent le débat en se plaçant uniquement au point de vue religieux, de manière à confondre l'idéal et le réel dans l'unité première pour mieux les retrouver, unis ensuite, à tous les degrés de la création, aux phases successives de l'Histoire, comme aux échelons de l'échelle des êtres. Saint Paul, après avoir indiqué dans ses Epîtres, selon les anciens, encore que différemment, sur un ton accentué, que le monde était un système de choses invisibles manifestées visiblement, dit formellement des événements qui suivirent la sortie des Israélites de l'Egypte :

« Or toutes ces choses ont été des figures de ce qui nous regarde. » Il en résulta un système d'interprétation qui, parti de la Synagogue, descendit dans l'Eglise, reconnaissant, de Saint Paul à Saint Augustin, de celui-ci à Saint Thomas, deux sens aux Livres Saints, l'un littéral, l'autre mystique. Le moyen âge amplifia, régularisa, dressa cette tendance et, à son déclin, le poète qui en résume l'architecture spirituelle, politique et religieuse, dans la Divine Comédie, Dante, ainsi que l'ont démontré Ozanam, Aroux et d'autres, avertit lui-même du symbolisme de son œuvre :

« O voi qu'avete l'intelleti sani  
Mirate la dottrina que s'asconde  
Sul velame di versi strani ! »

Pétrarque a enfermé dans Laure l'image de la Beauté éternelle. L'Eglise, la Nature, et la Vie, en ces temps devenus lointains, correspondaient étroitement. Il existait tout un symbolisme de la Nature, des plantes et des fleurs, des minéraux et des pierres précieuses, — soit qu'il s'y trouve et que l'Homme en ait découvert les correspondances, soit qu'il les ait mises, — que Baudelaire a fait pressentir de nouveau dans les vers célèbres :

La Nature est un temple ou de vivant piliers...  
Les actes importants de l'existence eux-mêmes

accroissaient leur puissance juridique à l'aide de rites acceptés, entrés dans les mœurs courantes. Mieux, en plus des symboles naturels de la nature et de la personne, les symboles artificiels étaient tirés des objets créés par l'industrie, ceux du chapeau, du gant, du soulier, qui remontaient à l'antiquité. Le symbolisme demeure tellement dans les entrailles de la vie que, bien plus tard, Haydn, l'étendant aux instruments de musique, dont chacun paraissait le symbole d'un son, y découvrit des couleurs, au point de voir dans le trombone, un rouge foncé, dans la trompette l'écarlate, dans la clarinette l'orange; le hautbois était jaune, le basson jaune foncé, la flûte bleu ciel, le prestant, ou diapason, bleu foncé, le double diapason pourpre, le cor violet, le violon rose pâle, la contrebasse rouge cramoisi. C'est certainement en y songeant qu'il a composé le lever du soleil dans un de ses chefs-d'œuvre, la Création, où le premier violon, après sa mélodie douce et continue, se fait à peine entendre jusqu'à ce que le second violon vienne joindre graduellement une plus grande abondance de couleurs à mesure que l'autre rose de la viole et le rouge du violoncelle s'ouvrent, comme l'aube, vers l'azur de la flûte sur l'écarlate qui subsiste encore de la trompette, enfin vers la splendeur grandissante de tout cet hymne peint. Arthur Rimbaud ne s'en serait-il pas inspiré avant d'aboutir à son fameux sonnet des voyelles?

Frédéric Schlegel appelait l'architecture une musique glacée. Les anciens voyaient dans la musique la science des rapports harmoniques de l'Univers. Polybe observe que, de tous les peuples de l'Arcadie, les Cynèthes seuls n'en connaissaient rien. D'après Confucius, qui la faisait servir à renouveler les mœurs, la musique était l'image de l'union de la terre et du ciel. — Fabre d'Olivet a émis là-dessus des vues curieuses dans son œuvre posthume sur la musique et ses rapports avec les mystères (Chacornac 1910).

Après avoir trouvé, par son imagination extraordinairement sensible, au milieu des batailles et, d'autre part, des règles instituées dans les personnages de l'Ancien Testament, des types pour représenter ses théories les plus abstraites et peindre ses pensées les plus délicates, le Moyen Age réalisa dans la pierre sa double conception du monde, féodale et seigneuriale, par les châteaux, religieuse et ecclésiastique par les cathédrales, les deux, au surplus souvent mêlées ou circonscrites l'une par l'autre, en France par l'Eglise, en Angleterre par les Seigneurs, puis par l'Etat. — A cette époque, symbole veut dire surtout rapprochement. Une source intarissable semble découler des figures de l'ancien culte et des vérités de la religion présente. Le sacrifice d'Abraham, la vie si extraordinaire de Joseph, l'immolation de l'Agneau pascal, son sang qui protège Israël contre les

*coups de l'ange exterminateur, la sortie de l'Égypte, la nuée, la manne, l'eau du rocher, le serpent d'airain sont autant de merveilles opérées pour la rédemption de l'Homme, dont la signification symbolique est expliquée par le fait accompli, peint, sculpté, commenté. Les réalités et les idées se rencontrent de la sorte sur tous les points et ce rapprochement y constitue son symbolisme, embrassant, à la fois, la Nature et l'Histoire, lien même, tel qu'il était conçu, du monde visible et invisible. De la sorte, le symbole se trouvait attaché à un fait d'existence réelle ; ce fait possédait une signification secondaire allégorique, de manière à ce que l'allégorie subsistant en dehors du fait primitif, loin de la détruire, la confirmât. Exactement le contraire de ce qui se passe aujourd'hui. Le symbolisme était donc la voie par laquelle l'homme aspirait à ennoblir le monde extérieur en se faisant dispenser des enseignements spirituels par des objets sensibles, transfigurant un fait simple afin d'y puiser l'aliment du cœur et celui de l'esprit. Le symbolisme chrétien d'alors réunit donc bien l'idéal et le réel, un sens primitif et naturel, un sens secondaire et dérivé ; il atteint ainsi, peut-être, à son essence véritable et l'on peut se demander si la vérité n'existera pas encore longtemps dans sa forme symbolique après qu'elle aura disparu de toutes les autres. — Souvenons-nous de la parole de Paracelse, un*

de nos F. de la Renaissance : « L'homme se transfigure dans l'objet contemplé ou imaginé par lui. »

Le symbolisme est un des signes caractéristiques qui distingue les anciens édifices religieux des nôtres, jusqu'à nouvel ordre. Chez les Juifs, le symbolisme, trait frappant de leur culte, entre dans la composition du rational du Grand Prêtre, dans les pierreries, dans le Tabernacle. Dans l'Inde, Krishna souffrant est représenté par la figure d'un homme enveloppé dans les replis d'un serpent qui lui mord le talon, triomphant, le pied sur la tête, du monstre qu'il écrase. Dans le catholicisme, Saint Georges et Saint Michel ne figurent que la seconde phase, comme si l'homme, plus évolué, s'était libéré davantage de l'étreinte de la matière. De même que le Temple de Salomon était une sorte de rituel architectural, si saint que le Sauveur lui-même se chargea d'en expulser les changeurs qui le profanaient, les cathédrales étaient l'expression figurative des croyances chrétiennes et toutes s'y retrouvaient, jusque dans la symbolique des nombres trois, cinq, sept et douze. Le nombre trois, surtout, d'abord, s'y imposait, comme dans la Nature avec ses trois parties distinctes qui, pourtant, n'en font qu'une, comme dans le Dieu créateur, le Ciel, la Terre et la Mer, comme le Temps, à l'empire duquel le monde est soumis, comprend le passé, le présent,

*l'avenir, comme l'espace, la durée, qui ont leur commencement, leur milieu, leur fin, comme chaque jour, qui va de l'aube au soir par le midi, comme la créature, qui cherche ce qu'elle est, d'où elle vient, où elle va, ce qui faisait dire à Saint Augustin que l'Homme, vivante image de Dieu, avait aussi sa trinité, d'après l'aspect triple sous lequel il se considère. Ce fut, sans doute, en songeant à cette trinité humaine et divine qui pourrait, aussi, se résumer en trois mots, esprit, connaissance, amour, qu'Angilbert, un des compagnons de Charlemagne, fit édifier en triangle cette abbaye de Centule, où de Saint Riquier, dans laquelle la forme triangulaire se répétait sous mille aspects différents. On raconte même qu'elle était entourée d'un parterre de pensées, parce que c'était la fleur de la passion, qu'on appelait alors lacryma christi ou herbe de la Trinité. Ainsi cette abbaye enveloppait-elle partout l'être du nombre trois et le culte lui-même y enregistrait le besoin que le corps semble éprouver des actes, des gestes symboliques, qui expliquent aussi sa pensée, à leur manière, et le rassénèrent. L'Eglise de Paray-le-Monial exalte également partout le nombre trois, divisée en trois nefs, composées chacune de trois travées, chaque travée garnie d'une arcature de trois arcs et surmontée de trois fenêtres. Trois chapelles absidales. Sanctuaires à neuf arcades, neuf étant le carré de trois, le nombre générateur, —*

qui produit, et le nombre angélique. L'autel, trône de l'Agneau, est au milieu de neuf chœurs des anges. Au dehors trois cloches. Rappelons aussi l'église de la Sainte-Trinité à Fécamp ; en dernier lieu, pour nous arrêter là, la cathédrale si curieuse du Mans, une, toute en angles, géométrique, savamment pénétrante.

Tout le rituel catholique est symbolique et l'architecture des cathédrales fait, — faisait, — partie de ce rituel. Même les églises à plan tréflé, comme celles de l'ancien Gévaudan, à Allens et à Prévenchèvres, qui sont les plus caractéristiques, s'étendent du sol d'après la forme basilicale de la Croix. Alors que l'architecture païenne a un caractère d'horizontalisme, celle de la chrétienté paraît surtout verticale. Il n'est que de mettre en parallèle Pœstum et Beauvais, entre tant d'autres, pour en être frappé. Peut-être l'édifice religieux de l'avenir, soit réfléchi en passant, réunira-t-il les deux tendances. Ce n'est pas un vice de construction — comment aurait-il pu exister dans des merveilles architecturales de cet ordre, où tout fut calculé, jusqu'aux plus petits détails ? — qui a dévié dans l'axe longitudinal le plan des nefs les plus célèbres, les plus irréprochables, en Belgique, en France, en Angleterre et en Allemagne, mais la volonté, par une inclinaison à droite ou à gauche, de figurer le mouvement de la tête du Christ mourant, selon la parole de l'Évangéliste : « Et inclinato capite



*tradidit spiritum — et, ayant incliné la tête, il rendit l'esprit ».* Pénétrés du génie chrétien, les artistes d'alors, empressés à introduire dans leurs œuvres le plus d'allusions mystiques possibles, signifiaient, autour du chœur, par l'emblème des chapelles rayonnantes, la couronne glorieuse qui ceignait la tête du Sauveur; le grand autel central représentait pour eux cette tête auguste dont la nef et les transepts rappelaient le corps et les bras étendus. La forme oblongue elle-même, tournée vers l'Orient, était regardée comme le symbole du vaisseau ou de l'arche qui doit nous sauver d'un monde orageux.

— La ville de Boulogne possède sur une feuille volante, venue de l'abbaye de Saint-Martin, à Saint-Omer, la description symbolique d'une église qui commence ainsi — en latin naturellement : « Le fondement de la voûte est la Foi. Sa hauteur est l'Espérance. Sa largeur est la Charité. Sa longueur est la Persévérance. Ses côtés sont la Concorde et la Paix... etc. ».

Si l'on s'étonne que les cérémonies soient symboliques, il n'est que de prendre celles qui terminent la Semaine Sainte : comment en douter dans l'Église obscure que, seul, éclaire le sépulcre illuminé, puis une seule lampe, jusqu'à l'instant où le chant des litanies, paraissant plus solennel encore, une pause de quelques secondes ayant eu lieu, l'Alleluia pascal éclate, en même

temps que la lumière réapparaît et que les cloches sonnent à toute volée ?

A Stamford, en Angleterre, dans l'église Sainte-Marie, on voit une figure portant un triangle équilatéral dans sa bouche. A Saint Denis, le Christ se tient à l'ordre. Dans la chapelle du Château de Pierrefonds, rebâti par Viollet-le-Duc, la clef de voûte accuse le triangle des constructeurs maçons avec les points. Ailleurs, dans bien des églises-cathédrales, on trouve les trois poissons, — ictus, poisson, monogramme du Christ, — disposés en triangle. — La forme des baptistères et des fonts était octogone parce que, selon Saint Ambroise, le nombre huit symbolisait la régénération — le nombre sept — la création s'étant accomplie en sept jours, — la création. — Si Beauvais en est le plus fort, Chartres est, à mes yeux du moins, le modèle le plus pur de l'enseignement auquel on voulait atteindre. Toute sa statuaire est inouïe. Elle s'ouvre par la création du monde, depuis le moment où Dieu sort de son repos pour créer le ciel et la terre jusqu'à la chute d'Adam et Eve, à la malédiction de l'Homme par Dieu. Cette première partie, sculptée dans l'arcade centrale du porche septentrional et appelée par Vincent de Beauvais le miroir naturel, est visiblement symbolique. Comme la suite, qui enseignait aux Beaucerons le travail des bras et de la tête, calendrier de pierre avec tous les travaux de la

campagne et de la ville, puis, pour les corporations intellectuelles, une sorte de manuel des arts libéraux où figurent un philosophe, un géomètre, un magicien. L'ensemble se développe en à peu près trois cents figures au porche Nord, principalement dans l'arcade de droite. Mais, comme il faut être aussi vertueux, comme il ne suffit pas de marcher et qu'il faut marcher droit, ni d'agir et qu'il faut agir bien, cent-quarante-huit statues environ représentent les vices qu'il faut terrasser, les vertus qu'il convient de chérir. Les devoirs à remplir envers Dieu, la Société, la famille et soi-même, dont le corps est à conserver, le cœur à échauffer, l'intelligence à éclairer, sont là dans les différents cordons des voussures et l'on reconnaît les quatre ordres de vertus : les théologates, les politiques, les domestiques, les intimes, toutes opposées à leurs contraires, comme la lumière aux ténèbres. C'est un miroir moral, dans l'arcade de gauche, toujours au porche du Nord. L'Homme possédant alors l'art de vivre, puisqu'il sait travailler et se conduire, prenant le travail pour appui, la vertu pour guide, peut, sans trop crainte des écarts, se réaliser en rédigeant lui-même le long des ans sa propre histoire. Il reprend donc sa carrière, de la création au jugement dernier, à la façon du soleil d'Orient en Occident. C'est alors l'histoire du monde depuis Adam et Eve, laissés béchant et filant hors de l'Éden, et l'avenir même

se trouve prédit selon les prophètes et l'Apocalypse. Cette dernière histoire, qui comprend tant de siècles, utilise quatorze-cent-quatre-vingt-huit statues, occupe les trois baies du portail du Nord, le porche entier et les trois baies du portail méridional. C'est alors dans le miroir de l'univers, comme on disait, où elle se refléchit, l'image de la Nature brute ou organisée, dans le premier chant, celle de la Science dans le second, de la Morale dans le troisième, de l'Homme dans le quatrième, du Monde entier, tel qu'on le voyait alors, dans le tout. La maison vivante de Dieu rappelait aussi, par le Christ même, et la croix sur la terre, la disposition du corps de l'homme : le sanctuaire y était sa tête, les transepts ses bras et ses mains, l'autre partie vers l'Ouest, le reste du corps. Le sacrifice de l'autel figurait les vœux de son cœur. Enfin les fidèles, prédestinés à la vie éternelle, étaient les pierres, taillées, cubiques, qui entraient dans la construction des murs spirituels qui s'élèveront continuellement jusqu'à la fin du monde. Les pierres carrées, taillées et énormes, placées en dehors et aux angles, avaient même mission de signifier ceux qui, menant une vie plus militante et plus simple que les autres, retiennent, grâce à leurs luttes et à leurs travaux, leurs frères plus faibles dans le sein de la Vérité. Toutes les pierres, néanmoins, étaient carrées, c'est-à-dire saintes, pures, de manière à devenir entre les mains du

*Grand Architecte un édifice stable dans l'Eglise universelle. — L'Apocalypse, que nous rappellerions plus haut, inscrit sur son parchemin, suite de tableaux symboliques si curieusement expliqués par Ad. Bertet (Chambéry 1870) (1), plus de deux fois millénaire, cette parole maçonnique, semble-t-il, digne, en tout cas, de la Maçonnerie de Saint Jean : « Or la Ville, en son assiette, est carrée. »*

\*  
\* \*

*Sous Louis-Philippe, — lorsque fut amené l'obélisque de Louqsor, — roi dont Lamartine célébra les mérites particuliers, encore que celui-ci ne reconnut pas les siens, et qui aurait eu cette maxime : « La responsabilité n'est quelque chose que quand on ne réussit pas », — à la veille de la Révolution de 1848, un travail oublié, paru dans la Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics, montre le goût qui s'était propagé, puis qui continuait, en s'appliquant aux*

(1) Cette période 1869-1871 est singulière par le nombre d'ouvrages sur le symbolisme qu'elle encadre, notamment les quatre volumes de l'abbé Auber, parus chez Franck. — Je n'ai pas besoin de signaler à nos Frères, pour ce qui est spécialement leurs grades, le *Thuileur des Trente-trois degrés de l'Ecossisme*, de Delaunay (1821), et, hier (1914), *les Mystères païens et le Mystère chrétien*, de Loisy. J'ajoute, afin de guider nos FF., le livre de Franck sur la Kabbale, paru chez Hachette en 1843.

*cathédrales gothiques, l'esprit de recherche symbolique ouvert à nouveau par l'expédition de Bonaparte et, sinon la découverte, du moins la curiosité des monuments de l'art égyptien. Un mémoire sur les trente-deux statues symboliques des tourelles de Saint-Denis, assez forcé, parfois, y était l'œuvre d'une femme, Mme Félicie d'Ayzac. Dans l'étude de César Daly qui le précède, l'auteur parle de la Vierge portant le Christ un peu, quoique différemment, comme un prêtre des pharaons eut enseigné Isis portant Orus. Lui aussi célèbre Chartres, la Bible blanche, et il lui paraît qu'un fluide vital y circule à travers les pierres. Il voit dans Marie tenant Jésus « l'expression du fait capital de notre civilisation moderne, la glorification de la mère, le respect de la femme, l'ennoblissement de la chasteté ». La Vénus grecque n'enfanta que Cupidon, « le désir brutal qui n'a que soi pour objet, tandis que l'autre donne le jour au sauveur du monde, à celui qui annonça la grande loi de fraternité et de solidarité humaine. » A droite et à gauche, César Daly a contemplé, comme nous, comme tant d'autres, les personnages de l'Ancien Testament. « Au dessus de ma tête, je trouve les chapitres de la Genèse, la création du monde, l'histoire d'Adam et Eve, la parabole des vierges sages et des vierges folles, les travaux des douze mois de l'année, les douze signes du zodiaque, d'où le soleil éclaire successivement*

les efforts variés de l'industrie humaine, le royaume de Dieu avec ses cohortes célestes, les poétiques traditions de la Bible qui forment la base du christianisme... Il y a dans le Ciel, l'Eden et la Terre, l'espoir de l'avenir, le regret du bonheur, la volonté de le reconquérir par le travail ; le portique n'est plus pour moi une masse de pierres plus ou moins savamment assemblées, c'est quelque chose de vivant, d'animé, qui me parle et me traverse d'une émotion indéfinissable. Les artistes du moyen âge voulaient perfectionner l'être moral. Inspirés par la religion, ils utilisaient tantôt l'influence de la crainte, tantôt celle de l'amour, suivant l'état de rudesse ou de noblesse spirituelle des populations. » Les tableaux effrayants étaient destinés à ceux que le spectacle de la béatitude ne pouvait émouvoir. L'art, entre les mains de l'Eglise, était aussi une prédication permanente. « Dans toutes les œuvres d'alors il y avait une pensée et un ordre où le symbolisme s'unissait, en l'éclairant, en la façonnant, à la science du constructeur, avec les couleurs qui flattent le regard, avec les statues, les monstres et jusqu'aux végétaux qui enrichissent et varient l'aspect de l'édifice. Je vois le monde minéral, le monde végétal, et le monde animal, la terre entière concourir à la formation d'une vaste unité architectonique qu'éclaire la Lumière du ciel. » En somme, il est permis d'avancer que l'Art, en lui-même,

*fut-il sans intention, est, par ailleurs, symbolique de l'état matériel, moral et intellectuel de l'humanité aux diverses époques de son développement et que la géométrie, de son côté, fournit des symboles à l'architecture. « L'Art lui-même est-il autre chose que l'expression du sentiment humain par le moyen du symbolisme ?... Quand on examine le développement historique de l'architecture, on voit que le sentiment humain l'exprime dans la langue architectonique par des combinaisons de lignes. Il s'ensuit que l'idéal architectonique d'un peuple doit être l'expression de son sentiment et qu'entre les lignes caractéristiques adoptées par les divers peuples et leur sentiment religieux et social, il y a une relation nécessaire qui fait de celle-là l'expression visible, le signe, ou symbole, de celui-ci. Toute œuvre d'art renferme une valeur symbolique et l'art tout entier n'est qu'un vaste symbole... un mot de cette langue universelle dont l'intelligence instructive est au fond de toute âme humaine, et le symbolisme, tantôt instinctif, tantôt réfléchi, donne à penser que le symbolisme réfléchi n'est que le symbolisme instinctif passé à l'état de conscience. » Voilà pourquoi il se penche déjà sur l'Avenir.*

*L'architecture, au surplus, fut l'art initial. En remontant à ses origines, on y trouve la cabane, la hutte de l'homme, d'une part, le Temple de Dieu de l'autre, et les deux ne décou-*



vrent leur sens que dans le but, dans les besoins qu'ils portent en eux-mêmes. Ainsi se fait jour le libre symbole d'une idée qui offre un intérêt général. Le langage silencieux qui s'en élève parle à l'esprit. « Qu'est-ce que le Saint ? » se demande Gœthe, et il se répond : « C'est ce qui réunit plusieurs âmes. » La Franc-Maçonnerie est sainte parce qu'elle réunit mieux, plus profondément qu'aucun culte, au-dessus d'eux, et qu'elle les réunit tous eux-mêmes en réconciliant leurs fils dispersés, opposés, sans rien ordonner que le vrai, sans rien demander que le juste, le bien, le bon et le beau, qu'elle conseille, procure et définit ; elle se tient accueillante, révélatrice et animatrice, âme agissante de l'humanité, charitable et noble, droite au seuil de l'Avenir, auquel elle apporte le meilleur de toutes les religions révolues, en partie réadapté. Elle offre tout ce qui rassemble, contre ce qui sépare. Elle est le salut, peut-être le seul. — Hegel, de son côté, a montré que le Saint, comme but et lieu de réunion de tous les hommes, est le premier caractère de l'architecture indépendante symbolique. Souvenons-nous de la tour de Bélus dont il sera facile de rechercher les rapports avec la Bible. C'était, selon Hérodote, une enceinte de Temple en forme de carré long dont chaque côté avait deux stades où l'on pénétrait par des portes d'airain. Au milieu, une tour massive, de la longueur et de la largeur d'un

stade. Sur cette tour, creusée à l'intérieur, s'en élevait une première, une seconde, une troisième et il y avait, de la sorte, huit tours superposées avec, sur la dernière, un grand Temple où s'allongeait un lit de repos vis-à-vis une table d'or. Pas de statue, sauf à l'étage supérieur où se dressait celle du Dieu, en dehors de l'édifice : « Ainsi, dit Hegel, l'ouvrage entier s'élève indépendant, pour lui-même, sans rapport à un autre but, sans rapport au culte et au service divin, quoiqu'il ne soit déjà plus un simple lieu de réunion, mais un véritable édifice religieux. La forme reste encore ici, en effet, abandonnée au hasard et à l'accidentel. Elle est déterminée seulement par le principe matériel de la solidité ; c'est la forme d'un cube. En même temps, on se demande quel est le sens de l'ouvrage considéré dans son ensemble et en quoi il présente un caractère symbolique. Quoique Hérodote ne l'ait pas formellement indiqué, nous devons le trouver dans le nombre des étages massifs. Il y en a sept, plus un huitième pour le séjour nocturne du Dieu ; or le nombre sept représente vraisemblablement d'une manière symbolique le nombre de planètes et les sphères célestes. » La tour de Bélus est figurée sur plus d'une lithographie maçonnique ancienne.

En Médie, il y avait des villes bâties d'après le même principe, dont Ecbatane, avec ses sept murailles circulaires élevées les unes au-dessus

des autres, leurs remparts peints de différentes couleurs, le premier en blanc, le second en noir, le troisième pourpre, le quatrième bleu, le cinquième rouge, le sixième tapissé de lames d'argent, le septième de lames d'or. Creuzer, dans sa *Symbolique célèbre*, a enseigné qu'Ecbatane, capitale des Mèdes, avec le château du Roi au centre et ses sept murs circulaires, représentait les sphères du ciel qui entourent le palais du soleil. Plin nous apprend que les obélisques égyptiens tirent leur signification des rayons du soleil dont ils recevaient et représentaient les rayons, de même qu'en Perse des rayons de feu s'échappaient des colonnes.

A travers toutes ces constructions antiques, la conscience de l'homme se cherchait dans les choses, dans les pierres, afin de se mettre en harmonie avec la Nature et avec elle-même. Elle se découvrit ainsi peu à peu pour aller plus loin encore, explorant toujours, car c'est seulement dans la représentation conforme à l'Esprit, comme le dit Hegel, que celui-ci arrive à son complet développement ainsi qu'à se satisfaire. Les Labyrinthes des Temples Égyptiens le démontrent : ils étaient une promenade difficile, mais instructive, révélatrice, puissante, au milieu d'énigmes symboliques. Le plus grand avait l'étendue du lac Moeris. Hérodote l'a déclaré plus surprenant que tout ce qu'on peut dire et qu'il surpassait même les pyramides. Les douze

rois l'avaient construit. L'ouvrage entier se composait de deux étages, l'un au-dessous, l'autre au-dessus du sol, avec trois mille chambres. L'étage supérieur, que seul Hérodote put visiter, était divisé en douze cours qui se succédaient avec des portes à l'opposition les unes des autres, six vers le nord, six vers le midi. Chaque cour était entourée d'une colonnade de pierre blanche. Des cours on allait dans les chambres, des chambres dans les salles, des salles dans d'autres espaces et des chambres dans les cours. Tous les chemins du labyrinthe aux mille circuits, que Pline a dit obscurs pour l'étranger, étaient peuplés de surprises différentes. A l'ouverture des portes on entendait un bruit semblable à celui du tonnerre, — Strabon parle de même.

Il y eut un labyrinthe célèbre non seulement en Crète, mais à Malte.

\* \* \*

Notre bon Fr.~, le D<sup>r</sup> Corbin, n'a pas vécu impunément dans sa bonne ville d'Amiens, la Venise picarde, dont Dusevel, après d'autres, a dit, en deux volumes, à la veille de 1848 également, l'histoire, féconde en enseignements matériels et spirituels; il n'a pas vu chaque jour également, en vain, la cathédrale solide qui était une Bible

pour Ruskin et que les architectes appellent le Parthénon de l'Art gothique. A son insu, peut-être, la Bible de pierre l'a touché de sa grâce, peu à peu, ne serait-ce que par l'étoile à cinq pointes qui flamboie, à la façon du pentacle salomonique et maçonnique, à sa rose du Nord, où il représente l'absolu dans l'être, dans la vérité, dans la réalité, dans la raison, dans la justice, — la base de l'Ordre éternel. — Au porche, il rêva devant le stéréobate continu, aux caissons en forme de trèfles, qui contiennent cent dix-huit bas-reliefs, empoigné par la perspective fuyante des profondes voussures aux lignes nombreuses. Toute la composition sculptée, d'un bonheur presque incroyable, présente en haut le Christ, dominé lui-même par le Père Eternel, la tête sur le nimbe aux trois rayons symboliques, aux pieds de Jésus, la Vierge et Saint Jean, le disciple préféré. Les vingt-quatre vieillards, prêtres et rois de l'Apocalypse, sont assis sur des trônes. Sur deux lignes parallèles, les côtés du portail portent la Charité, en opposition avec l'Avarice, l'Espérance en face du Désespoir, le Courage contre la Lâcheté. Au-dessus des voussures, les deux galeries à jour, dont la seconde renferme vingt-deux statues colossales, qui représenteraient les rois de la France, de Childéric II à Philippe-Auguste. — L'initiation maçonnique fit le reste, en permettant de mieux saisir au frère les splendeurs,

jusque-là froides, que, profane encore, il avait seulement regardées.

Contemplant fréquemment la Bible d'Amiens, il en vint à se persuader de ceci, qu'il a retenu :

La force de l'Architecture ogivale fut, non seulement d'être belle et adaptée au temps qu'elle régularisait de sa magnificence audacieuse, serrée sur l'essence de l'âme au plus haut d'elle-même, mais d'être véridique et symbolique ; elle fut belle, précisément, à cause de cela. En se reniant, elle se livra, non seulement parce qu'elle avait accompli sa tâche, mais parce qu'elle avait perdu sa puissance comme sa résistance, en manquant à ses propres lois par le sacrifice d'une seule de ses vérités : « Ce ne fut, dit Ruskin, dans Les Sept Lampes de l'Architecture, ni le bandit, ni le fanatique, ni le blasphémateur, qui mirent là le sceau à leur œuvre de destruction : guerre, courroux, terreur, auraient pu se déchaîner et les puissantes murailles se seraient de nouveau dressées, mais elles ne pouvaient surgir des ruines de leur propre vérité violée. » Tout est là, en effet, et le don de tous les hommes vraiment grands, qui constitue aussi leur héritage, est celui d'un « infini de tendresse » qui leur vaut un dédain inné, intense, pour toutes les choses basses. « Toutes les créatures humaines, dans tous les temps et dans tous les lieux du monde, qui ont des affections ardentes, le sens commun et l'emprise sur elles-mêmes, ont été et sont

*naturellement morales. La nature humaine dans sa plénitude », — c'est pourquoi les différents despotismes du jour cherchent tous, de toutes manières, à la diminuer et que nous nous devons, nous, Francs-Maçons, derniers sauveurs de l'Humanité en détresse, de sauver l'Homme — « est nécessairement morale. Sans amour, elle est inhumaine — sans raison, inhumaine — sans discipline, inhumaine. Dans la proportion exacte où les hommes sont nés capables de ces choses, où on leur a appris à aimer, à penser, à supporter la souffrance, ils sont nobles, vivent heureux, meurent calmes, et leur souvenir est pour leur race un bienfait et un honneur perpétuels. Tous les hommes sages ont su ces choses depuis que la forme de l'homme a été séparée de la poussière; la connaissance et le commandement de ces lois n'a rien à voir avec la religion. « Pourquoi ? » demandera le lecteur ? Voici : « A partir des querelles entre les deux grandes sectes de l'Eglise corrompue au sujet des prières pour les morts et des indulgences pour les vivants, de la suprématie papale ou des libertés populaires, aucun homme, femme ou enfant, n'a plus besoin de prendre la peine d'étudier l'histoire du Christianisme. Ce ne sont rien que les querelles des Hommes et le rire des démons parmi ses ruines. Sa vie, son évangile et sa puissance sont entièrement écrits dans les grandes œuvres de ses vrais croyants, en Normandie,*

en Sicile, sur les bords des rivières de France et aux pentes gazonnées riveraines des fleuves anglais, sur les roches d'Orvieto et près des sables de l'Arno. Mais, tout au long de toutes ses œuvres, celle dont les leçons parlent de la façon la plus simple, la plus complète et la plus imposante à l'esprit actif de l'Europe du Nord, est encore celle qui s'élève sur les premières pierres d'Amiens. » — C'est près de cette carte spirituelle, dont certaines parties vivent encore dans la réalité, que doivent méditer les pionniers de l'avenir. Qu'ils en accomplissent même le pèlerinage et, pour en avoir le goût, qu'ils commencent par les prodigieuses pierres de Jumièges, si belles, si pures, si blanches dans la verdure des arbres qui les veillent. Le secret qui dort là précède l'art médiéval lui-même et l'a, sans doute, suscité par son audace, qui exhaussait le roman, en le jetant en plein ciel. Il est merveilleux. Il me paraît en renaître, de nos jours, tout un enseignement.

Cette sagesse humaine, modeste et haute à la fois, est d'autant plus celle de la Franc-Maçonnerie, — ou devrait l'être, — que ce sont les Francs-Maçons qui bâtirent les cathédrales. En face de la mauvaise foi dans laquelle entendent persister ceux qui nous attaquent, la sagesse maçonnique prouve sa raison, serait-ce au point de vue du Christianisme véritable, dont trop d'autres, qui s'affirment catholiques, des lèvres,



*avec une insolence agressive qui apporte la preuve de leur blasphème, ont fait des parades, des apparences et de la cendre. Clef du mystère, où elle pénètre plus avant que quiconque, l'initiation, à tous ses degrés, de la Franc-Maçonnerie universelle, comme l'a vu, près de la plus vieille nef médiévale, le fraternel D<sup>r</sup> Corbin, reste, dans le désarroi actuel des consciences, des nations et du monde, à travers le hasard qui paraît de plus en plus présider, sous le poids, croissant, d'une fatalité de moins en moins définie, aux efforts, purement matériels, presque démesurés, par ailleurs si réussis, de tous, le lieu d'élection où les hommes peuvent le mieux se ressaisir, la dernière organisation constructive libre, permanente. Elle a commencé avec l'histoire du monde, elle finira avec lui, « au temps que l'Architecture cessera », comme il est dit dans une Histoire de la très vénérable Confraternité des Francs-Maçons, parue en 1743, à Francfort, qui donne, en même temps, ses statuts et obligation sous sa première forme moderne. A la condition, toutefois, qu'elle se recrute bien, — ce qui la dénature, — sottises, petitesesses, rivalités, discussions négatives stériles, — résolument répudié.*

*Le monde est tellement vain, en effet, les intrigues des gouvernements, des partis, des intérêts et des particuliers, comme des groupes, s'y entrecroisent, en ne cessant de s'y renouveler,*

si constamment, jusqu'à le faire, ainsi, prisonnier d'un filet perpétuel, les doctrines, les sectes, les religions, en lutte les unes contre les autres, le compliquent de tant d'idéologies, les rares penseurs véritables enfin, au surplus à peu près impuissants, y sont, à la fois, tellement enfermés dans leurs préférences, réduits sur leur personne, si peu renseignés de toutes les batailles qui se livrent, de toutes les réalités qui le composent, leurs conclusions, au bout du compte, comme celles des masses et des parlements, des Chefs officiels ou des manieurs d'argent, dont on ignore les tendances et qui ne savent rien, quant à eux, la plupart du temps, de la culture intellectuelle du monde, si superficielles, que l'œuvre à entreprendre, dans laquelle il faut persévérer sans fin, à travers mille embûches, ne peut exister, puis survivre, qu'en dehors, à côté, au-dessus et au-dessous, de cet ensemble cahotique, afin même de le pénétrer mieux, en se saisissant de lui, d'une façon plus lucide. D'où le bien fondé de la Franc-Maçonnerie, sa durée, en dépit des haines qui la traquent, des pièges qui la minent, sa permanence, naturelle et mystérieuse, au-delà de ses oublis, de ses erreurs, de ses fautes. Une de ses fonctions est de révéler au monde dispersé, écartelé, son unité.

Dans sa préface à la traduction de Ruskin, Marcel Proust disait, assez curieusement, étant donné ce qu'il écrivit plus tard : « Pour des

raisons dont la recherche métaphysique dépasserait une simple étude d'art, la Beauté ne peut pas être aimée d'une manière féconde si on l'aime seulement pour le plaisir qu'elle donne. De même que la recherche du bonheur pour lui-même n'atteint que l'ennui et qu'il faut, pour le trouver, chercher autre chose que lui, de même le plaisir esthétique nous est donné par surcroît si nous aimons la Beauté pour elle-même, comme quelque chose de réel, existant en dehors de nous et infiniment plus important que la joie qu'elle nous procure. Très loin d'avoir été un dilettante et un esthète, Ruskin fut précisément le contraire, un de ces hommes à la Carlyle, averti par leur génie de la vanité de tout plaisir et, en même temps, de la présence auprès d'eux d'une réalité éternelle, intuitivement perçue par l'inspiration. Le talent leur est donné comme un pouvoir de fixer cette réalité à la toute puissance et à l'éternité de laquelle, avec enthousiasme, comme obéissant à un commandement de la conscience, ils consacrent, pour lui donner quelque valeur, leur vie éphémère.» C'est le fait du franc-maçon, artiste d'art royal dans le polissage de lui-même et des hommes. Pour lui aussi, la réalité, qu'il enregistre et manie, est, à la fois, matérielle et intellectuelle. Pour le D<sup>r</sup> Corbin, comme pour Ruskin, sa sincérité opère, «non pas à certaines heures de sa vie, mais à toute minute, dans ces régions

profondes, secrètes, presque inconnues à nous-mêmes, où notre personnalité reçoit de l'imagination les images, de l'intelligence les idées, de la mémoire les mots, s'affirme elle-même dans le choix incessant qu'elle en fait, et joue, en quelque sorte, sans trêve, le sort de notre vie spirituelle et morale. » Par suite de cette compréhension pénétrante, l'écrivain anglais fut saisi par l'art du XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, notamment devant la cathédrale biblique qu'il ressuscite dans son décor d'autrefois, entre les ruisseaux à truites qui coulaient leur murmure autour d'elle vers la baie de Somme, en faisant du vieux sanctuaire celtique et druidique, devenu cité romaine, puis évêché chrétien, la Venise du Nord. A l'aide de la même raison, aussi renseignée que divinatoire, il aima les Francs de ce pays vigoureux où l'amour des femmes allait de pair avec le mépris du mariage sans amour, la fidélité au meilleur avec la franchise, et sa tendresse perspicace lui fit pressentir dans la petite amiénoise, enfermée dans sa cape blanche, alors, comme dans sa tradition, une rivale de Pénélope. Il distinguait déjà, — ce que nous avons vérifié mieux encore depuis, — que la sincérité seule pouvait être policée. Aussi a-t-il montré, — avec précieux, amical sous une plume britannique, — que toutes nos révolutions contre les mensonges qui nous empêchaient de vivre, parce qu'ils ne nous permettaient pas

d'être nous-mêmes en entier, furent celles de l'amour trahi, aucun peuple n'ayant été si véritablement loyal. Le ceinturon de vérité, recommandé par Saint Paul, y était l'emblème principal de l'Ordre de Chevalerie. Le T.: S.: A.: D<sup>r</sup> Corbin, qui est Ch.: R.: C.:, ne l'ignore pas non plus ni qu'il existe, suivant le mot de Leibniz, qui fut aussi Rose-Croix, une philosophie éternelle, perennis quædam philosophia. En promenant ses regards, après avoir retrouvé la parole perdue, sur la basilique, il y a reconnu Saint Firmin portant sa tête, gage fatal de son prosélytisme violent de quarante jours, Saint Martin, le centurion chevalier offrant la moitié de son manteau, plus tard son étole d'évêque, à des passants nus ou mal mis, trinquant, enfin, avec les pauvres, entre un empereur et une impératrice, dont il présidait le banquet, puis se retirant dans la Nature pour qu'elle soit toute proche de son ensevelissement au soir de sa longue vie. Aussi l'excellence de notre F.: Corbin se compose-t-elle heureusement, tour à tour, afin qu'il nous soit conservé, de la fougue ardente où s'usait Saint Firmin et de la sagesse charitable, aussi permanente et dévouée que mesurée, de Saint Martin. Je propose même, puisque j'ai l'honneur de le présenter sous son jour véritable à ses compatriotes, qui croient le connaître parce qu'ils l'aiment et ignorent sa vérité, qui va lui conquérir jusqu'à

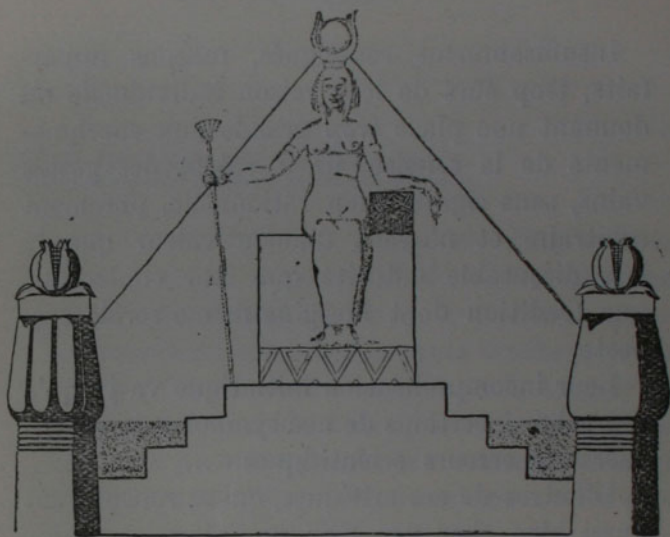
*ses adversaires religieux — je n'ai pas dit cléricaux, ceux-là sont perdus, voués à jamais, sans purgatoire, aux flammes dévoratrices, — cette triple image Corbinienne aux Amiénois en attendant que plus tard, — très tard, — elle orne le portail de la Loge chapitrée Picardie dont il est, à cette heure, le Vénérable diligent.*

André LEBEY.

*La Loge des Roses, Hautot-sur-Mer.*

13-15-VI-29.





## I

### Critiques dirigées contre nos rites et nos symboles.

**L**es rites et les symboles sous la forme desquels s'effectuent et se régularisent les travaux de nos ateliers ont été et sont l'objet de bien des critiques et bien des railleries.

Certaines de ces critiques émanent de quelques-uns de nos FF.: eux mêmes.

Insuffisamment renseignés, maçons imparfaits, trop sûrs de leur raison individuelle ou donnant une place trop grande aux enseignements de la science, ils y voient des gestes vains, sans signification rationnelle, purement arbitraire et n'ayant d'autre valeur que la très discutable autorité que leur conférerait une tradition dont l'origine même serait suspecte.

Leur incompréhension initiatique va jusqu'à reprocher à certains de nos symboles de constituer des erreurs scientifiques.....

D'autres de ces critiques, qui se rencontrent aussi bien chez nos FF. : que chez les prof. : , traitent nos rites, peut-on dire, avec plus de mépris encore. Ils y voient des imitations des rites chrétiens ou même plus exactement prétendent que nous n'avons inventé des rites et des symboles que pour copier l'Eglise chrétienne, Eglise si parfaite sans doute que même en s'en séparant on ne peut éviter de la copier.

Quant aux docteurs chrétiens, les meilleurs et les plus orthodoxes, ils constatent eux aussi les ressemblances intimes qui existent entre nos rites et les leurs; pour eux aussi nos rites sont des déformations des rites chrétiens, mais ils leur reconnaissent une valeur tout à fait singulière et presque religieuse; au lieu de consacrer l'homme à la divinité, ils le consacraient à son antithèse, c'est-à-dire à Satan.



II

L'Eglise nous accuse de satanisme.

L' accusation de Satanisme ainsi portée paraît à un esprit du xx<sup>e</sup> siècle, une accusation ancienne, formulée et prise au sérieux au cours des époques ténébreuses où l'Europe occidentale vivait dans la terreur et dans l'obsession de Satan, le voyait derrière tout acte ou toute parole non conforme à la loi chrétienne, où l'Inquisition recherchait les sorciers et les brûlait.

C'est en plein xx<sup>e</sup> siècle, c'est actuellement que l'origine satanique de nos rites est affirmée dans les ouvrages les plus sérieux.

Charles Nicoullaud écrit en 1914, dans un ouvrage édité chez Perrin et préfacé par l'abbé Jouin, curé de Saint-Augustin et chanoine du diocèse de Paris :

« Ces rites ne sont que la contrefaçon diabolique des sacrements divins. Là, comme toujours, Satan se révèle le singe de Dieu. »

L'auteur chrétien passe en revue un certain nombre de nos rites dont il étudie en détail les moindres gestes et il conclue : « Tous les symboles lucifériens qui font d'un franc-maçon un esclave de l'Archange déçu ont leur complet effet dans les épreuves du grade de Maître....

C'est une chose terrible que de signer un pacte avec le diable. Et bien peu, même parmi les plus mauvais, auraient l'audace de s'y résoudre, s'ils savaient exactement ce qu'ils font en entrant dans la Franc-Maçonnerie. »

Il faut noter que bien que M. Nicoulaud consente à admettre que de nombreux maçons ignorent qu'ils ont signé un pacte avec le diable, ce pacte n'en existe pas moins : le rite agit comme un sacrement et de même que l'enfant qui a été baptisé sans son consentement est consacré à Dieu, le maçon, même s'il ne comprend pas non plus, est consacré au Diable par le fait même de l'opération magique du rite.

Et, dans la préface qui précède ce livre, le chanoine Jouin écrit plein d'une sainte ardeur : « Cela, je le crie par-dessus les toits et le répète à qui veut l'entendre, n'ayant cure ni des sarcasmes, ni des sourires parce que je considère qu'il est de mon devoir de le faire. Et en cela, j'obéis aux ordres des chefs suprêmes qui se sont depuis bientôt deux siècles succédés sur le siège de Pierre.... Le démon est le maître ésotérique des Loges....

« J'entends parler d'une présence et d'une direction mystique, agissant sur les cerveaux, les pensées des initiés, sur les cœurs de ceux qui ont reçu les « sacrements » de Lucifer dans l'initiation ésotérique et qui sont, à des degrés

divers, les instruments du Mal dans les ateliers maçonniques. »

Et l'excellent M. Nicoulaud va encore plus loin, car il reprend à son compte les allégations d'un Maç. : rénégat du XVIII<sup>e</sup> siècle qui affirmait avoir vu Satan présider en personne aux trav. : de certaines LL. :

Satan est donc notre Maître pour le moins mystique. Nos rites sont des sacrements de Lucifer, de Lucifer singeant Dieu...

Si l'Eglise ne craint pas actuellement de formuler publiquement d'aussi énormes naïvetés, c'est que, d'une part, il lui faut trouver un moyen d'expliquer une situation de fait qui n'est point sans la gêner considérablement elle-même et que, d'autre part, elle est liée par son passé et ne peut guère faire autre chose que reprendre contre nous la vieille et deux fois millénaire accusation qu'elle a portée contre tous ceux qui ne se pliaient pas à sa discipline et à ses dogmes.

C'est ainsi que lors des premières années du christianisme, lorsque ceux que les Pères de l'Eglise ont appelés les faux prophètes, Apollonius de Tyane ou Simon le Magicien, triomphaient de Saint Pierre ou des apôtres par la puissance de leurs miracles, quand les leurs chrétiens étaient obligés de reconnaître que toutes les vérités qu'ils enseignaient et les rites qu'ils accomplissaient avaient été enseignés ou

accomplis avant eux par les Païens et par les Philosophes, quand ils devaient admettre que les oracles païens savaient prédire l'avenir avec autant de sûreté que leurs prophètes, ils ne trouvèrent d'autre explication à cet inexplicable que de prétendre que Satan avait prévu le christianisme et l'avait copié par avance, que c'est lui qui accomplissait les miracles afin de discréditer les miracles de Dieu, qu'il inspirait les oracles, qu'il avait suscité des cérémonies rituéliques et que même il avait enseigné des vérités morales qu'il prévoyait que le Dieu bon viendrait enseigner un jour.

L'Eglise a toujours employé cet argument ou cette explication.

Un exemple : Jeanne d'Arc ne fut pas brûlée comme imposteur et parce qu'elle aurait trompé la bonne foi de ses contemporains en prétendant mensongèrement avoir eu des révélations de l'au-delà, mais parce que ces révélations bien réelles suivant les évêques français qui jugeaient à Rouen, provenaient non de Dieu, mais de Satan.

C'est donc bien là l'éternelle réponse de l'Eglise : quand une idée, quand une force se dresse en travers contre Elle et ne se soumet point à son autorité, cette idée, cette force, provient du Démon.

Et c'est cette réponse que nécessairement et tout naturellement elle a faite au problème qui

se pose devant les esprits sur l'origine de nos rites et des siens.

Il serait extrêmement intéressant de rechercher le fondement, l'origine de cette accusation de Satanisme portée par l'Eglise, aussi bien contre les Païens que contre les philosophes initiés et même contre bien des non initiés de tous les âges.

Cette recherche nécessiterait un travail spécial et je ne puis que retenir ici l'aveu émanant de l'Eglise elle-même des similitudes de nos rites et des siens.

### III

#### Nos rites sont antérieurs à ceux de l'Eglise.

J'en retiens aussi que depuis qu'elle existe elle a convenu de cette similitude, forcée même de reconnaître que nos rites sont antérieurs aux siens.

Il n'y a pas qu'Elle qui en convienne.

Les Maç.: vraiment initiés non seulement n'ont jamais songé à le dénier, mais en ont tiré un certain orgueil qui contrebalance heureusement l'humiliation qu'en ressentent les Maç.: ininstruits auxquels je faisais allusion au début

de ce travail : on y voit l'éternelle différence qu'il y a entre celui qui sait et celui qui ne sait pas ou qui ne sait qu'à moitié.

En 1882, Ragon publiait chez Dentu un ouvrage admirable d'érudition initiatique où il retrouvait toute la messe de la liturgie dans les rites initiatiques anciens, à peine déformés par l'Eglise chrétienne, copiste maladroite de l'initiation.

Les temples des chrétiens doivent comme ceux du Soleil ou comme les nôtres avoir autant que possible leurs autels à l'Orient ; leurs voûtes souvent à l'instar des temples égyptiens et des temples maçonniques sont parsemées d'étoiles sur un fond d'azur et les pourtours sont ornés de bandes blanches, rouges et bleues qui représentent le zodiaque comme la houppe dentelée des Maçons.

La messe est triple : messe des catéchumènes ou apprentis, messe des baptisés ou compagnons, messe des chrétiens éduqués ou des maîtres.

Les trois introïto ne sont, et les mots latins du rituel le disent eux-mêmes, que les trois voyages de l'initiation.

Et ces jeux de lumière qui d'une Eglise obscure, qu'éclaire seul le sépulcre illuminé, puis une toute petite lampe, font brusquement un immense brasier en allumant l'incendie sur tous les autels et aux quatre coins de la basilique pendant que les cantiques s'élèvent,

éclatants et que les cloches carillonnent à toute volée ?

Un rapprochement ne s'impose-t-il pas immédiatement à l'esprit avec notre T. : plongé brusquement dans l'obscurité presque complète, puis, soudain, brillamment illuminé pendant que des col. : d'harm. : s'élèvent des chants et des accords si mélodieux, si prenants ?

On pourrait remplir des pages et des pages rien qu'en énumérant les rites religieux semblables à nos rites et procédant du même symbolisme.

Cette énumération serait infiniment curieuse et infiniment instructive : il n'est malheureusement pas possible de le faire ici et je dois m'en tenir à considérer seulement ceux, je dirais presque celui des rites ou symboles communs aux chrétiens et à nous, qui chez eux comme chez nous sont essentiels et apparaissent comme la base commune de leur religion ou de notre enseignement.

#### IV

#### Rite de l'Initiation.

Les plus essentiels de ces rites peuvent, en maçonnerie, se ramener à celui de l'initiation et au symbolisme du nombre trois. L'initiation elle-même apparaît à chaque

grade comme étant une nouvelle naissance précédée d'une mort symbolique, autrement dit, comme constituant une résurrection.

Vue ainsi dans ses grandes lignes, l'initiation maçonnique, représentation de l'homme mourant à la vie profane et ressuscitant dans la vie maçonnique, se rapproche totalement du mystère chrétien de la résurrection de Jésus et du baptême.

Le mythe d'Hiram lui-même n'est-il pas, avec quelques variantes qui le rendent plus élevé et le spiritualisent, le rite même de la résurrection du Christ ?

Une différence entre ces deux rites s'impose cependant de suite : Jésus est réputé réellement mort et réellement ressuscité, tandis que Hiram, de même que l'initié, ne meurt et ne ressuscite que de façon symbolique.

Sommes-nous simplement de pâles copistes ayant ramené le mystère divin au niveau d'une légende, d'une apparence, d'un Symbole ? Sommes-nous des enfants imitant dans leurs jeux les actes de leurs parents ?

L'Histoire à elle seule pourrait se charger de répondre et de trancher la question posée de façon qui ne permette aucune discussion.

Le christianisme n'est ni la première ni la seule religion qui ait connu la résurrection.

Sans aller rechercher jusque dans les Indes,



l'Égypte a vénéré Osiris ressuscité sous la forme d'Horus; Bacchus, Orphée, Hercule descendent aux Enfers et ressuscitent plus forts et plus parfaits.

Jonas reste trois jours dans le corps de la baleine, symbole de la matière et de la terre; Lazare lui-même, dans les évangiles, ressuscite trois jours après sa mort.

La mort, la résurrection, la seconde naissance, n'étaient d'ailleurs, avant le christianisme, nullement l'apanage des religions et des légendes païennes.

Toutes les philosophies ou religions initiatiques, depuis les temps les plus reculés, ont connu les mêmes rites à peine modifiés et à peine déformés.

Il serait superflu, je crois, d'apporter ici des exemples trop bien connus de tous. L'initiation, sous forme de résurrection ou encore sous forme de baptême, purification par la terre ou purification par l'eau ou même par le feu ou le Saint-Esprit se retrouve partout, dans les Indes, dans l'Égypte, dans la Grèce, à Rome, en Judée, même avec le Baptiste, les Esséniens et les Nazaréens.

Il est donc incontestable que c'est le christianisme qui a pris aux religions anciennes, je dirais même aux philosophies anciennes, le rite de la résurrection et l'on ne peut nous accuser de l'avoir copié alors que nous avons sim-

plement continué les pratiques de ceux qui sont nos précurseurs et dont nous suivons les enseignements.

Il existe cependant des différences notables entre la résurrection du Christ et la résurrection initiatique des philosophes.

Tout d'abord la résurrection du Christ apparaît aux chrétiens constituer un fait réel bien qu'impossible suivant les lois de la nature et où l'Eglise voit un double mystère : celui de la résurrection lui-même et celui de la rédemption de l'Humanité.

Mais est-ce là une différence ? Toutes les philosophies ou religions initiatiques sont également des religions à mystère et le christianisme, comme nous-mêmes, appelons ainsi du même mot le même fait.

Le vocable est le même, le fait est le même et il s'agit cependant de choses devenues totalement différentes.

Si l'on ouvre le dictionnaire Larousse au mot « mystère », le mot y est défini : « Ensemble des doctrines ou des pratiques que doivent seuls connaître les initiés : par exemple « mystère d'Eleusis », et tout de suite, au-dessous, un second sens : « Dogme ou fait religieux inaccessible à la raison : mystère de la Trinité ».

Le rapprochement de ces deux sens est plein d'enseignements. Le sens primitif du mot « mystère » y est en effet le même : il s'agit ici

comme là de doctrines ou de pratiques. Mais tandis que pour nous, Maç., ces doctrines ou ces pratiques doivent nous être expliquées et rendues compréhensibles par l'initiation, pour le chrétien ces doctrines et ces pratiques ne peuvent être comprises de personne et sont inaccessibles à la Raison et à l'Intelligence humaines.

Le vocable « mystère », en langage initiatique, désigne un concept que peuvent atteindre la science et la connaissance humaines, progressant et atteignant des compréhensions supérieures.

Dans le sens religieux, au contraire, le mot « mystère » équivaut à un *non possumus* ; il n'est que l'aveu de la faiblesse et de l'ignorance humaines et, ce qui est pire, l'obligation imposée à l'homme de se résigner à ne pas comprendre et à ne pas chercher à comprendre.

Cette simple modification du sens du mot commun que nous trouvons dans le dictionnaire, appliquée au mystère de la résurrection, donne la clef de tout le problème de la sincérité des rites.

La mort symbolique du prof. venant à l'initiation se comprend aisément. Il a vécu dans l'erreur, ses connaissances ont été imparfaites et trompeuses, concrètes et non synthétisées : il doit leur substituer des vérités plus parfaites. Son nouvel être intellectuel et moral ne va plus

être le même; cette personnalité seconde procédera bien de la personnalité première, utilisera ses connaissances, son développement, son évolution, mais sera cependant autre car modelée sur une forme différente. L'Être premier et imparfait meurt et la mort fait son œuvre; dans le creuset de la corruption une nouvelle vie se forme et naît alors l'être meilleur « plus glorieux » dira le christianisme parlant de Jésus.

L'Eglise, les chrétiens ont rendu le symbole incompréhensible car ils ont matérialisé ce qui n'est qu'un symbole tout spirituel; ils n'en ont cependant changé ni le sens ni même la forme.

Jésus meurt volontairement comme l'initié : il meurt à cause de la matière que symbolise la croix; le verbe est cloué sur les quatre éléments et, tué par la matière, il descend aux enfers, mais ces enfers, nous dit Mgr Cauchy, ne sont point le lieu de supplice où souffrent les réprouvés, ils signifient ici les « lieux souterrains », la Terre même où aboutissent, se résorbent, se transforment et renaissent les germes.

Et alors, devenu fils de la mort et de la destruction, le verbe par un effet de sa propre puissance est vainqueur de la matière, devient le souverain des éléments et le Christ ressuscite dans le triomphe du solstice de printemps.

L'Eglise ici a simplement copié les pratiques

initiatives, aussi bien celles des mystères d'Eleusis, de Cybèle ou de Mithra que notre cabinet de réflexion lui-même, symbole des lieux souterrains.

C'est également par l'effet de sa propre puissance que l'initié va pouvoir ressusciter, c'est-à-dire se récréer, c'est-à-dire s'initier : on le répète à chaque ligne de nos manuels : il faut chercher l'initiation en soi.

L'Eglise n'a donc ici que transformé en faits matériels auxquels elle s'acharne à donner une place dans l'histoire, ce qui, dans les philosophies à mystère, n'était que symbole, mais elle a à peine modifié le sens ésotérique des rites : on pourrait presque dire qu'elle l'a scrupuleusement respecté.

Elle s'en défend et prétend qu'aux symboles des rites anciens elle a ajouté quelque chose de tout à fait nouveau. Le christianisme aurait apporté à la résurrection ancienne, telle qu'elle était comprise par les mystères des philosophes, un caractère que ceux-ci ne lui avaient point donné : celui de la Rédemption. Jésus en mourant et en ressuscitant a racheté les hommes du péché originel et leur a ouvert à tous l'accès du royaume de Dieu, disons plus simplement de la Vérité et de la Lumière.

L'initié maçon n'ignore point le péché originel et il ne sera pas initié tant qu'il en sera souillé. Le péché originel c'est la matière, c'est

la chair, ses désirs et ses passions : c'est l'esprit dans son orgueil et dans ses préjugés. Le premier acte de l'initiation consiste pour le prof. : à délaissier tout cela : il doit avant même d'entrer dans le cabinet de réflexion et de s'épurer par la terre abandonner ses mét. : qui ne sont autre chose que toutes les tares qui pèsent sur l'humanité et l'arrêtent dans son développement.

L'initiation, comme le baptême, lave du péché originel.

En même temps qu'il se purifie et se régénère, l'initié accomplit également, tout comme le Christ, une œuvre de rédemption humaine.

Il se rachète lui même tout d'abord ; il est délivré des ses mét. : et, se rachetant, se rénovant plus exactement, il ne se renove pas tout seul. Pas un maç. : n'ignore que le seul but de l'initiation n'est point seulement de lui permettre de s'améliorer lui même, mais aussi et surtout d'améliorer ses semblables.

Jésus ne fait pas autre chose que l'initié maç. : ; la Rédemption de l'humanité n'est pas absolue : il n'a point suffi qu'il meurt sur la croix pour que tous les hommes soient sauvés ; il ne leur a donné qu'une possibilité de profiter de sa propre rénovation.

Il faudra encore, en effet, après le sacrifice de la croix, pour que les hommes soient sauvés, qu'ils soient baptisés et qu'ils soient en outre

pénétrés de l'esprit de Dieu, c'est à dire en termes chrétiens qu'ils aient reçu la grâce.

C'est donc simplement une possibilité qu'a donné Jésus; il a ouvert aux hommes le chemin de la Lumière et de la Vérité, mais ce chemin, les hommes ne peuvent l'utiliser que s'ils accomplissent l'effort nécessaire et sont pénétrés de la grâce.

L'initié ne fait pas autre chose que Jésus et il accomplit tout ce que fait Jésus.

Son but principal et essentiel est d'améliorer l'humanité. Comme Jésus il est homme et fils de l'homme, incarnant un esprit supérieur; tous les hommes sont ses frères et c'est pour tous les hommes qu'il travaille, meurt, souffre et ressuscite. Il leur ouvre la route de la Lumière, il leur offre la grâce, c'est-à-dire l'esprit de synthèse; l'esprit du progrès, la forme de l'amélioration et d'une vertu plus parfaite. N'est digne de recevoir la Lumière que l'initié qui veut en faire bénéficier l'Humanité entière.

Certains vont alors nous reprocher ceci : admettons que le christianisme ait emprunté aux philosophies initiatiques leur principal mystère et qu'il ait même copié tous leurs rites; admettons qu'il ait transformé ces rites et ce mystère, non en les améliorant et les spiritualisant mais en les matérialisant; admettons que ce qui, pour les initiés, n'est qu'un symbole de la loi du Progrès soit devenu, dans le christia-

nisme, une légende qui, comme les légendes de la mythologie païenne, ait un caractère plus poétique que philosophique et moral et ait perdu son sens originaire; admettons que le christianisme en ait même fait parfois une sorte de rite magique et grossièrement matériel tout juste digne des sorciers des peuples primitifs; admettons tout cela; mais n'a-t-il pas fait seulement ainsi qu'augmenter et rendre plus sensible le ridicule et l'irrationnel d'un vocabulaire symbolique sans grande portée lui même et sans grande utilité? Les maç. seraient-ils simplement un peu plus spiritualistes, un peu moins naïfs et matériels, un peu plus compliqués que les chrétiens, mais n'auraient-ils pas alors la même tare initiale qu'eux-mêmes?

C'est toute la question, l'immense question de l'utilité de l'initiation qui vient d'elle-même se poser ici, question particulièrement importante à l'heure actuelle ou de nombreux et excellents Maç. seraient disposés à réduire au minimum sinon à supprimer les cérémonies initiatiques dénuées de sens suivant eux.

Pour leur répondre, il faut bien préciser ce qu'est l'initiation, dont le caractère réel est trop souvent inconnu et oublié.

L'initiation ne peut et ne doit conférer par elle-même aucune science et aucun dogme à celui qui est initié. Il n'y a qu'une méthode initiatique et l'initiation ainsi ne peut se con-



fondre ni avec la religion, ni avec la philosophie, ni avec la science.

Le propre de l'homme est un manque d'équilibre entre les réactions contraires ou divergentes de ses différents instincts; il en résulte chez lui un sentiment perpétuel d'angoisse. C'est ce sentiment que le P. Samson, dans ses conférences de Notre-Dame en 1927, appelait « l'inquiétude humaine ».

Inquiet, angoissé, l'homme cherche partout autour de lui, dans tous les domaines que ses facultés peuvent envisager, à diminuer cette angoisse, à calmer son anxiété, à atteindre l'équilibre.

La religion place devant lui des idoles, idoles qui revêtent ici des formes d'animaux et ailleurs des formes humaines, idoles qui ailleurs encore se traduisent en pensées, en idées, en enseignements, en dogmes. Et la religion dit à l'homme : « Tu n'iras pas plus loin. Ton angoisse doit s'arrêter ici; ton anxiété n'a pas le droit de chercher plus loin que cette idole; elle est le terme de tout et c'est elle qui équilibre toutes choses par une volonté souveraine et absolue et dans un au-delà duquel tu dois faire confiance. Ton angoisse devient donc sans motif et doit disparaître ». Et la religion pour calmer l'angoisse humaine la transforme ainsi en résignation.

La science recherche les lois qui causent et

qui régissent les phénomènes : de ces lois elle fait naître des phénomènes nouveaux, mais elle reste sur le terrain matériel et concret. On ne voit point comment ces méthodes pourraient calmer notre inquiétude lorsque celle-ci se porte sur l'immatériel et même sur les phénomènes purement philosophiques et surtout sur les questions encore plus angoissantes de la morale, des causes de l'homme ou de l'univers.

Alors que le scientifique n'étudie que les phénomènes et les liens des phénomènes entre eux, l'initié s'acharne à réaliser la synthèse de toutes les connaissances humaines et, dépassant le plan des phénomènes, d'atteindre les lois premières dont seule la connaissance ou l'intuition permettra de diriger avec certitude l'homme, vers plus de puissance et de perfection.

L'initiation se diffère de la religion bien que s'attaquant au même inconnu. Mais alors que le croyant reste à genoux, adorant et résigné, devant le mystère de la cause, l'initié inlassablement tente de s'élever jusqu'au visage d'Isis et inlassablement arrache les voiles qui cachent la Lumière.

Les fins de la religion sont atteintes le jour même où celle-ci est restaurée, car l'idole alors est définitivement fixée. Les fins de l'initiation, pas plus que celles de la science ne sont jamais atteintes : le progrès est éternellement possible.

Mais de même que la science a ses méthodes

propres, méthodes qui procèdent du plan matériel et concret dans lequel elle se meurt, l'initiation a aussi ses méthodes qui lui sont strictement propres. Ses méthodes ce sont ces symboles, méthodes anciennes et éprouvées, cadres à l'intérieur desquels et suivant lesquels l'homme peut raisonner en évitant les déviations de son raisonnement et en pouvant toujours aller plus loin vers une vérité plus parfaite.

Pour l'initié, raisonnant et se développant dans le cadre des symboles, la formule qu'il donne aux connaissances qu'il atteint est d'une importance secondaire. Il n'a pas à redouter l'erreur. Le mot erreur est en effet pour l'initié un mot vide de sens car il ne prétend ni ne peut prétendre jamais parvenir à la vérité absolue; il cherche simplement à s'en rapprocher ou, plus exactement, à permettre à sa raison et à son intelligence de se développer, de progresser et de découvrir des vérités moins imparfaites.

Pour lui l'essentiel est qu'il s'identifie aux connaissances qu'il atteint, qu'il les pénètre et qu'elles le pénètrent, qu'elles soient entrées en lui, dans le plus profond de lui-même et fassent partie inhérente de ce que les philosophes d'aujourd'hui appellent le subconscient et qu'un initié du xv<sup>e</sup> siècle, Agrippa, connaissait déjà en l'appelant l'« âme intuitive ».

Une vérité n'existe, une loi morale n'existe que lorsqu'elle est entrée dans le plan humain

ou que le plan humain s'est élevé jusqu'à elle. Les sages d'Egypte disaient : « Si les Barbares adorent le crocodile et ne peuvent concevoir la grandeur de Rha, divinité une, il faut alors rendre l'honneur dû à cet animal » parce qu'il figure la loi morale qui soutient les Barbares.

Tout ce qui importe à l'initié, pour lui d'abord, pour les prof. : ensuite, c'est que les formules qu'il ait atteintes ou qu'il professe soient accessibles à l'être humain et qu'elles lui permettent de comprendre mieux qu'il ne comprenait et d'atteindre ainsi un niveau supérieur.

## V

### Symbolisme du nombre 3.

L'initiation étant ainsi comprise et ses principes et ses fins étant ainsi délimités, appliquons-les, pour être mieux compréhensibles, à ce qui constitue le suprême mystère des chrétiens et de nous-mêmes, du nombre trois.

Pour le chrétien, le nombre trois, trois en un, le ternaire ramené à l'unité, est un mystère insondable. L'Eglise enseigne le Dieu en trois personnes et elle ne sait plus l'expliquer.

La méthode initiatique permettra non point de connaître l'inconnaissable et de parvenir

d'un simple effort à atteindre le début de toutes choses, mais elle permettra cependant à l'initié de ne point demeurer incompréhensible devant le nombre trois et de lui permettre de comprendre trois en un.

Lorsque l'initié cabaliste commençait l'exposé de sa conception de l'Univers, il dessinait tout d'abord un point.

Ce point, début de toute formule géométrique, symbolisait le monde absolu, inaccessible, impénétrable à la Raison humaine et pourtant existant avec une certitude ne permettant aucun doute.

Le point échappe en effet à toutes compréhension raisonnable. Il existe, on le voit, on ne peut douter qu'il existe, mais il n'a ni surface, ni épaisseur, ni longueur mesurables. Il est en dehors des trois dimensions au-delà desquelles ne s'étend point la possibilité de notre connaissance.

L'initié posait donc en principe l'inconnaissable mais, cet inconnaissable posé, les méthodes initiatiques lui permettaient de raisonner juste et, partant de cette base certaine bien qu'en dehors du plan de la Raison, d'aboutir à une compréhension du plan superhumain que le christianisme a renoncé à atteindre.

Le point, inconnaissable en lui-même, ne se comprend et n'est possible que comme jonction, aboutissant de deux forces qui se rencontrent et

qui se neutralisent, sans quoi l'équilibre du point n'existerait plus et le point cesserait d'être.

Le point suscite ainsi de toute nécessité le concept du dualisme, des deux principes qui se trouvent placés au début de notre pensée et au début de toutes choses; un ne se comprend pas sans deux.

Dans toutes les philosophies initiatiques, le point apparaîtra ainsi comme engendrant, suivant des processus à peine différents, l'absolu de l'être ou du non être, l'équilibre des forces centrifuges et centripètes que nous traduisons en maçonnerie par le mot gravitation; il sera l'androgynie, l'origine des deux principes en ce qu'ils sont susceptibles d'engendrer, de créer l'éternel masculin et l'éternel féminin.

Le point est Dieu, le Père de la Trinité chrétienne d'où procède le principe actif. Le verbe est le principe réceptif; le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Le principe actif et le principe réceptif sont aussi à la base même de notre philosophie : le Temple est édifié entre la colonne J et la colonne B.

Toutes les religions, toutes les philosophies ne sont, qu'elles en conviennent ou non, que des dérivés de la philosophie des deux principes. Certaines la comprennent, d'autres ne la comprennent pas : c'est l'essentiel de leurs différences.

Suivons maintenant les deux lignes dans leur formation du premier triangle initiatique.

Nées du point ou en procédant, elles se dissolvent à partir du point : c'est l'involution, involution qui se révèle à nous, au lieu où, du domaine de l'abstrait absolu et de l'inconnaisable, elles atteignent le domaine du concret et du relatif.

C'est ce lieu que symbolise dans les mystères d'Égypte le voile d'Isis, c'est lui que les hommes ne peuvent pas soulever. Les deux forces, les deux droites se trouvent ainsi coupées et vont former le premier triangle, partant de l'inconnaisable et aboutissant dans le monde concret.

Les deux principes apparaissent ainsi dominant tout l'Univers concret et tout y procède d'eux.

Ils servent de base au deuxième triangle, triangle d'involution, à la pointe tournée vers le bas et qui se constitue suivant la loi d'Hermès : « Tout ce qui est en bas ressemble à ce qui est en haut, afin que s'accomplisse le miracle de l'unité ».

Les deux principes tendent à se réunir dans le monde de la connaissance, à se réunir suivant la loi involutive, c'est à-dire en se matérialisant.

Le christianisme nous présente cette réunion sous la forme mystique de Jésus en qui se confondent le verbe et l'Esprit Saint d'une part et

le fils de la femme, de la terre, de la matière d'autre part.

Dans les philosophies initiatiques, le verbe vient, par le fait de l'initiation supérieure, animer l'initié et le faire participer à une vie moins matérielle.

Le triangle apparaît donc et se comprend comme la forme inéluctable et nécessaire et l'initié sait comment les trois points ne font qu'un et comment aucun des trois n'existe et ne peut exister sans les autres.

Le positif et le négatif sont des forces qui ne peuvent exister l'une sans l'autre et qui ne peuvent agir sans que soit produite la résultante de leur action, dans l'absolu le point inconnaissable, dans le concret Jésus ou l'initié.

Depuis toujours, depuis l'Inde, depuis l'Égypte, depuis les mystères pythagoriciens ou alexandrins, la méthode initiatique a posé ses formes de raisonnement : l'Église chrétienne n'a fait que les recueillir. De ce que les raisonnements des initiés, de ce que leurs constructions géométriques ou leurs calculs des nombres établissaient d'une façon symbolique mais scientifique, elle a fait un mystère qu'Elle déclare incompréhensible et dont Elle refuse à la Raison humaine de chercher même l'explication, alors que c'est la Raison humaine qui l'a créé et qui l'a inventé.

Cette interdiction de comprendre, ce souci



d'obscurité, sont d'ailleurs pour le christianisme autant de vitales nécessités : comment pourrait-il abriter son autorité sous celle d'un Dieu, si elle avouait elle-même que ce Dieu est une œuvre humaine ?

Rien, mieux que cet exemple, ne montre d'une part à quelle hauteur les méthodes initiatiques permettent à l'homme d'atteindre, mais nul exemple ne montre mieux surtout la différence qui existe entre les symboles des initiés et les mystères chrétiens.

Notre triangle est un mode de raisonner qui n'a, peut-on dire, rien de dogmatique puisque le point et les deux principes sont des nécessités de raisonnement que vérifie l'expérience de chaque jour et de chaque chose, toute vie, tout mouvement, toute œuvre, toute pensée, toute génération ne provenant nulle part et jamais que de la rencontre de la réunion, de la combinaison de deux forces complémentaires.

C'est en raisonnant sur cette constatation que l'initié a construit le triangle dont il comprend la Raison; le Christianisme a repris notre triangle et de même qu'il a voulu matérialiser notre rite de la résurrection, il a voulu matérialiser notre symbole, c'est-à-dire le mode de raisonnement qu'est notre triangle.

De ce qui est une forme de raisonnement, il a fait une personne et l'a appelé Dieu.

Il en a fait une trinité parce que le triangle

est triple et il a dit trois en un parce que le triangle procède d'un point unique par involu- tion et s'y ramène par évolution.

Exemple typique et écrasant des différences qui existent entre les mystères chrétiens et les mystères ou symboles initiatiques.

Les chrétiens apparaissent comme des ap- prentis à peine dégrossis qui ont construit tout un mystère anthropomorphique sur les pre- mières apparences qui les ont frappés dès le début de leur initiation ou même comme des primitifs ayant divinisé des forces de la nature ou des concepts philosophiques qu'ils ne com- prenaient pas.

C'est ainsi qu'il ont concrétisé ce qui était abstrait, qu'ils ont personnifié et anthropo- morphisé ce qui est purement spirituel et qu'il ont appelé Dieu ce qui, chez nous, n'est qu'un mode de raisonnement, une forme de notre logique, un cadre pour notre pensée.

## VI

### La Maçonnerie est bien une science initiastique.

Nous avons, jusqu'à présent, raisonné en partant comme les initiés de l'époque médiévale du point inconnaisable, c'est-à-dire de l'abstrait au concret. Nous

l'avons fait pour nous placer sur le même plan que le christianisme proclamant la divinité triple et une. Nous avons ainsi fait une application très exacte de la science initiatique, mais il convient de rappeler que nous avons procédé au rebours de sa forme maçonnique.

La maçonnerie, en effet, est bien une science initiatique; elle l'est autant que la cabale ou que la gnose, mais au lieu d'aller de l'abstrait au concret, c'est-à-dire de poursuivre ses raisonnements sous la forme involutive, elle procède au contraire sous la forme évolutive.

Elle ne part point de l'inconnaissable mais de l'Homme qui lui est connu et aussi de la Nature en ce qu'elle a de connu pour elle. Les deux principes lui sont apparus dans tous les domaines sensibles; des deux principes et de de leur complément, elle a tiré la conception triangulaire et prenant ainsi son point de départ sur le plan humain et naturel, elle tente de s'élever sur les plans supérieurs.

N'a-t-elle pas ainsi rénové et ramené à sa pureté primitive l'initiation antique ?

Ceux qui en Chaldée, en Egypte, aux Indes ont construit des religions sur la base universelle des deux principes ont-ils pu les tirer d'autre chose que nous ne les tirons nous-mêmes, c'est-à-dire du connu de la Nature et de l'Homme ?

Leurs rites et leurs symboles ne recouvraient alors aucun dogme, pas plus que les nôtres n'en recouvrent aujourd'hui. Ils aspiraient exclusivement à donner dans leurs formules un point de départ, une route à suivre pour la méditation individuelle.

Mais les religions, en voulant donner des règles impératives aux peuples et en voulant fortifier par le prestige d'une autorité supérieure aux forces humaines les formes de vérité qu'avaient atteintes les philosophes ou les prêtres qui les fondaient, ont fait de ces formes transitoires de la vérité des dogmes.

## VII

*Nos symboles sont vivants : les dogmes*  
*sont des rites morts.*

**A** lors que le maç. doit développer et approfondir chacun des symboles suivant ses propres facultés et en faire lui-même l'application suivant son mode personnel, tant au point subjectif que dans le monde objectif, alors qu'il ne lui suffit pas d'étudier les symboles, mais qu'il doit s'en pénétrer afin de les vivre et afin que puissent lui apparaître les interprétations supérieures, le religieux a figé le symbole dans l'état statique du dogme.

Nos symboles sont vivants : ils représentent un dynamisme de la pensée cachant en eux une multitude d'interprétations possibles et toujours supérieurs, apparaissant dans les limites régulatrices du symbole lui-même ; ce sont des plantes vivantes et poussant toujours plus haut leurs branches vers la lumière.

Figé par le dogme d'une religion, devenu mystère chrétien, le symbole n'est plus qu'une plante morte. Il peut être parfois d'apparence imposante, comme un chêne gigantesque sous l'écorce duquel ne circule plus aucune sève.

Du symbole l'Eglise a partout voulu faire une réalité ; le pain de l'eucharistie, qui symbolise les fruits de la terre fécondée par le soleil, est devenu le corps même du Dieu ; le vin est devenu son sang ; des deux principes et de leur réalisation on a créé un Dieu en trois personnes.

Ce sont là des formules, attribuées un jour par quelque philosophe aux symboles initiatiques et qui sont ainsi devenues définitives.

Du fait qu'elles sont définitives, que leur révélation est attribuée à Dieu lui-même, elles n'enseignent plus à l'homme qu'à se soumettre et qu'à ne pas comprendre : elles lui font ainsi loi de fuir toute nouvelle interprétation, autrement dit tout progrès.

L'arbre religieux chrétien a fourni en une fois, il y a seize siècles environ, tous ses fruits. Il

n'en saurait produire de nouveaux; l'homme, ce siècle-là, a atteint la perfection chrétienne.

Chez nous, les symboles sont restés ce qu'ils étaient à l'origine, de purs symboles. Ils se prêtent, ils nous appellent à toutes les interprétations nouvelles, à toutes les nouveautés, à tous les progrès sans autre limite que celle que trace le compas à l'infini de la règle.

Et l'Eglise ose parler de son éternité et de son universalité!

Le premier maç.: fut le premier homme, car celui-là commença à construire l'édifice de la pensée humaine.

Et ce sont les premières races, ce sont les premiers penseurs appartenant à des civilisations dont la mémoire même s'est perdue qui ont dégagé les premiers symboles qui apparaissent, dès les débuts de l'histoire, à peine différents des nôtres et procédant comme eux des deux principes et du triangle.

Suivant la route ainsi tracée et ne pouvant s'en écarter, car elle est la seule route connue, l'humanité s'est recrée elle-même dans un immense et perpétuel progrès.

Quiconque pense et vit sa pensée, fut-ce le chrétien, est nécessairement amené à diriger son raisonnement suivant les formes ancestrales et il raisonne, aujourd'hui encore, suivant le mode que lui fixent les symboles d'Egypte.

Qu'il le veuille ou non, il apporte ainsi sa

Pierre à l'édifice de notre Temple, pierre brute, il est vrai, mais qui un jour ou l'autre sera dégrossie.

Les religions ont voulu faire stagner dans leurs dogmes, les vérités telles qu'elles apparaissent au jour où les religions s'instaurèrent; elles ne marquent ainsi que les étapes du progrès humain, arrêtées qu'elles sont, à un échelon de cette échelle de Jacob que, millénaire par millénaire, gravit l'humanité.

Les dogmes sont des rites morts, le rite dès qu'il est dogme, est l'échelon déjà dépassé.

Nos symboles ne sont jamais des dogmes, ils sont les échelons que l'homme gravit les uns après les autres; c'est l'échelle même suivant laquelle l'homme s'élève, toujours plus haut, vers l'Azur et la Lumière.

Et c'est ainsi qu'en eux se synthétise toute la pensée humaine depuis les premiers jours de l'humanité; c'est ainsi qu'ils sont pleins de toute la pensée vivante et de toute l'évolution humaine à venir.

Leur interprétation chaque jour plus élevée, la diffusion des vérités et des progrès auxquels ils nous conduisent ne dépendent que de la puissance de nos efforts vers une humanité meilleure ou règnera plus d'intelligence, plus d'égalité, plus de fraternité.

Et ici il convient de noter et de faire appa-

raître l'inéluctable nécessité de nos rites et de nos symboles.

Trop souvent nos FF.: eux-mêmes n'admettent cette nécessité que parce que, suivant eux, la langue symbolique crée entre maçons un lien, telle la langue secrète ou chiffre des diplomates.

Ceux qui pensent ainsi ont tort.

La Maçonnerie trouverait un lien plus puissant dans sa fraternité que ne pourraient en constituer des signes désuets et n'ayant qu'un sens conventionnel.

La nécessité des rites et des symboles a une toute autre cause : Ils constituent l'ossature même de la Maçonnerie; ils en sont la condition essentielle et celle-ci n'existerait pas sans eux.

Là encore une comparaison s'impose avec les religions.

Elles non plus, sitôt qu'elles ont proclamé leurs dogmes, métaphysiques ou moraux, ne peuvent plus accepter de se séparer de ces dogmes.

C'est en effet par eux, si grossiers qu'ils soient parfois, toujours ou presque toujours stupides puisque immuables dans une humanité en mouvement, c'est par eux que les religions se caractérisent et s'efforcent de réaliser dans le concret leurs principes philosophiques ou moraux.

Elles en meurent d'ailleurs.



Quand les fables qu'elles ont baptisées dogmes, quand leurs principes qu'elles ont déclarés immuables apparaissent à une humanité plus instruite et plus éclairée, trop grossiers et trop erronés, les religions s'effondrent et disparaissent.

Comment en serait-il autrement, puisque, nous l'avons vu il y a un instant, elles ont des symboles qui ne sauraient avoir qu'une valeur subjective, elles ont prétendu faire des vérités au sens objectif du mot. Elles ne peuvent plus alors se séparer de ces prétendues vérités, tunique de Nessus qui triomphe du demi-dieu Hercule et elles meurent, corrompues par ces cadavres auxquels elles ont retiré la vie.

En un mot, les religions, n'étant constituées que par ces rites et symboles dont elles ont fait des dogmes, voient leur existence liée à eux : elles ne peuvent exister indépendamment d'eux.

Comment se fait-il qu'il en est de même pour la Maç. et que j'aie pu dire que ses symboles sont la condition essentielle de son existence ?

Nous avons vu cependant combien sont différents les symboles maçonniques et les rites religieux : nous avons vu que le symbole maçonnique n'est jamais, lui, figé dans une interprétation définitive et qu'il est au contraire toujours vivant, toujours nouveau et toujours rajeuni, renaissant peut-on dire chaque fois qu'il est étudié et interprété par un nouvel initié.

Il ne saurait donc être question entre la Maçonnerie et ses symboles des mêmes rapports que ceux que nous venons d'apercevoir entre les religions et leurs rites.

Je rappelle en outre qu'un symbole ne peut jamais devenir erroné. Le symbole n'est ni vrai ni faux en lui-même, puisque le sens qu'il exprime dépend uniquement de celui qui l'interprète.

Mais alors, il semblerait que n'ayant point de sens en eux-mêmes, les symboles maçonniques seraient loin d'être aussi nécessaires que nous le disions.

C'est ce que pensent ceux qui estiment qu'il serait mieux, plus simple et plus scientifique, plus sérieux, disons le mot, de remplacer notre enseignement symbolique par un enseignement oral ou écrit en langue vulgaire.

Ceux-là qui soutiennent cette opinion, n'ont jamais compris ce qu'est un symbole et sans doute n'ont-ils jamais médité le plus simple des symboles et cherché à en découvrir le sens : ils n'ont jamais rien compris au symbolisme.

Le symbolisme ne constitue pas en effet simplement un vocabulaire spécial. Il est cela et cela lui permet d'être intelligible aux peuples de toutes les longitudes et de tous les âges : l'homme moderne et le chaldéen du cinquième millénaire déchiffrent la même langue symbo-

lique : pas de peuples ni de civilisation qui n'aient la croix, intersection de l'horizontal et du vertical, pas de peuples qui n'aient la Roue, la Rota, pas de peuples qui n'aient le serpent de la genèse, pas de peuples chez qui ne se retrouvent les coupes, les dessins, les cercles, les glaives et les figures géométriques.

Déjà, parce qu'il est universel dans les temps et dans les lieux, le langage symbolique s'imposerait à des philosophes qui recherchent l'universalité. Mais les symboles sont bien autres chose : ils sont les formes nécessaires de la pensée.

Matériel et fini, concret dans son essence, l'homme ne peut directement atteindre l'abstrait; encore moins peut-il l'exprimer. C'est toujours sous une forme concrète que se manifeste la pensée et elle est endiguée, limitée, reçoit sa forme de la forme concrète de son expression.

Dès que l'homme commença à penser, il lui fallut, pour rendre sa pensée intelligible à lui-même et aux autres, la revêtir d'une forme concrète et matérielle. Ces formes n'étaient pas indifférentes : elles devaient représenter et représentèrent la pensée elle-même; l'idée et son expression connurent des analogies plus ou moins profondes et intimes : les lignes, les points, les chiffres, les lettres des alphabets sacrés, devinrent ainsi des expressions de la

pensée qui, liées à la pensée par certaines analogies, devinrent des symboles.

Ce fut ensuite sur ces représentations, sur ces formes analogues à la pensée exprimée, mais tangibles, maniabiles parce que concrètes, que s'exerça principalement le travail de l'esprit humain. Il fut procédé à des rapprochements entre ces symboles, à des opérations mathématiques ou algébriques; les idées furent traitées comme les formes qu'on leur avait données; le résultat de ces opérations fut de permettre aux synthèses de se constituer; des vérités abstraites furent atteintes par les combinaisons des symboles.

L'influence de ces formes, la réaction sur le sens et les directives de l'évolution de la pensée humaine fut considérable. Il ne pouvait, il ne peut en être autrement. En dehors de la forme, la pensée n'est qu'en puissance: elle n'est complète que par la forme.

Ayant évolué, s'étant développée, ayant progressé selon ces formes, l'intelligence humaine ne peut plus s'en séparer ni les rejeter: elles ont modelé l'âme humaine elle-même.

C'est ainsi que certains symboles se sont imposés à toutes les philosophies et à toutes les religions: le cercle, la croix, le triangle, le nombre trois par exemple. Peut-être ces symboles sont-ils des formes nécessaires correspon-

dantes par analogie aux vérités de l'absolu, peut-être, au contraire, l'humanité eut-elle pu, à l'origine des temps, adopter d'autres formes, mais alors, l'esprit humain eut appris à raisonner autrement; les formes selon lesquelles procède notre raisonnement, autrement dit notre raison elle-même, seraient autres : nous avons été spirituellement faits, créés, suivant ces méthodes de raisonnement : elles font corps aujourd'hui avec notre raison et notre intelligence et il est devenu impossible à l'homme de s'y soustraire.

C'est ainsi que s'imposent ces formes. Elles ne sont pas des dogmes, vraies en elle-mêmes, mais des nécessités que l'homme s'est peut-être arbitrairement données mais qui, maintenant, le dominant et le commandent.

L'Homme, jadis, marchait à quatre pattes comme les autres animaux. Des squelettes retrouvés nous montrent la transformation de son ossature sous l'influence de son effort tenace pendant des milliers d'années vers la station droite. Le voudrait-il, l'homme d'aujourd'hui ne pourrait reprendre le squelette de l'homme d'autrefois; ses membres se sont transformés et il est éternellement voué à se tenir droit, suivant le plan qu'ont voulu et réalisé ses ancêtres lointains. L'humanité s'est donné une forme physique nouvelle.

De même l'humanité s'est donné des formes

intellectuelles et morales créées par elle : ces formes sont les symboles eux-mêmes.

Ils sont ainsi devenus la forme du fleuve de la pensée humaine et l'eau ne peut suivre son cours que si elle se maintient entre les rives creusées par l'eau qui coulait hier et par celle qui coulait avant-hier... La goutte d'eau qui se répand en dehors des rives, ou bien sera perdue, absorbée dans les sables, ou bien elle sera l'inondation, le cataclysme, stérile et malfaisant. Seules pourront concourir à la majesté du fleuve bien-faisant les gouttes d'eau qui se maintiendront entre les rives, qui couleront suivant la forme du fleuve.

L'individu humain qui ne commet pas la folie de se considérer comme un commencement et une fin, goutte d'eau individualisée qui va se perdre dans le sable, ou masse collective qui se déchaîne sans routes tracées, au hasard, inondation dévastatrice, l'homme qui entend procéder des hommes d'autrefois pour que l'homme de demain procède de lui, a soin celui-là de ne pas s'écarter du lit du fleuve, il ne le peut pas, sans se vouer à l'impuissance et à la perte.

Ce que nous venons de voir pour l'homme en général, s'impose de la façon la plus étroite encore si l'on se place à un point de vue plus particulièrement maçonnique.

Le maç. n'est pas un individualiste. Libre, ne se décidant que suivant ce que perçoit et ce

qu'estime juste sa raison, son but n'est pas un développement égoïste de sa personnalité, mais il tend à devenir la pierre dégrossie et régulièrement taillée qui pourra constituer le « matériaux » précieux et résistant du Temple de l'Humanité.

Le maç.: n'est pas individualiste mais altruiste.

Pour devenir la pierre polie, celle qui pourra être utilisée dans l'œuvre maçonnique, il faut que la pierre soit taillée suivant une forme parfaite : en langage vulgaire, disons que le maç.: ne pourra être parfait maç.: que si son raisonnement, tout en restant libre, se développe et s'exprime suivant une forme unique, commune à lui et à ses FF.:, aussi bien ceux des temps passés que ceux des temps présents.

Cette forme, une et commune, peut seule en effet conférer à la Maç.: un caractère qui lui soit propre, permettre à ses adeptes de se comprendre et d'unir, d'assembler, de joindre leurs travaux en vue d'une construction unique.

La déchéance, la régression de l'humanité, a pris dans la légende une forme typique et riche d'enseignements : les hommes étaient puissants, leur œuvre était immense, le Temple prenait la forme d'une tour infiniment élevée et l'inaccessible allait être atteint par les constructeurs de la Tour de Babel, lorsque, tout d'un coup, leur orgueil les perdit : ils quittèrent la forme ances-

trale, ils voulurent créer des formes nouvelles, leurs idées s'exprimèrent suivant des modes qu'ils instituèrent et la confusion des langues, autrement dit, la division de l'effort humain par l'abandon des formes communes du raisonnement, amena la chute de la tour et l'homme retomba dans l'état de barbarie dont il avait pensé s'échapper.

Il faut que les Maç.: évitent l'erreur des constructeurs de Babel; il faut qu'ils parlent tous la même langue, il faut que leurs efforts soient dirigés dans un sens et suivant une loi commune.

Ce sens, ce but, la Maç.: se l'est donné quand elle s'est constituée et elle n'a pas d'autres raisons d'être. Elle a recueilli l'héritage des initiés qui l'ont précédée; elle a reçu d'eux l'essentiel de ses symboles et elle dit aux prof.: qui veulent entrer chez elle: « Si vous venez ici, c'est pour continuer l'œuvre commencée en Chaldée, en Egypte, aux Indes et en Perse, en Judée et en Grèce; si vous venez ici c'est pour mener plus loin la route qu'ont défrichée et empierrée nos Maîtres, les initiés des âges passés; vous serez libres dans vos efforts, libres dans vos pensées, mais vous devez vous engager à ce que ces efforts et ces pensées tendent à parfaire la grande œuvre de l'Humanité que ceux-là ont commencée. »

Or, tout ce travail des siècles et des millénaires écoulés, a été créé uniquement peut-on dire dans ces symboles qui nous ont été légués.



Certes le sens n'en est plus suffisamment connu et nous ne savons plus y voir tout ce qu'y voient les initiés d'autrefois : les meilleurs et les plus doués de nos FF. ne les déchiffrent parfois que très péniblement et très imparfaitement. Peu importe. Est-ce parce qu'on ne sait pas lire la lettre que l'on reçoit qu'il convient de la brûler ? Il faut au contraire la conserver soigneusement pour que puissent vous la lire quelqu'un de plus savant.

Peu importe aussi que, nous le savons, le sens des symboles soit multiple : les interprétations peuvent en varier à l'infini sans cesser d'être justes puisqu'ils sont simplement des formes et des directives données à notre raisonnement.

C'est ainsi, et presque pour des raisons semblables, que les religions ne peuvent vivre sans leurs rites et leurs dogmes et que nous ne pourrions subsister sans nos symboles.

Les religions n'existent que par les dogmes, sous la forme desquels elles ont figé les symboles anciens; les philosophies initiatiques et la maçonnerie ne peuvent subsister sans les symboles qui sont les veines ou les artères permettant de circuler au sang toujours renouvelé.

Laissons tomber les symboles : nous serons une école de philosophes peut-être parfaits pour notre époque comme furent sans doute parfaits pour leur époque les philosophes qui se

baptisèrent chrétiens et tous ceux qui furent des fondateurs de religions.

Ils ont exprimé les formules de leur philosophie sans aucun doute excellente sous la forme de légendes, de fables ou de rites; nous formulons au xx<sup>e</sup> siècle notre philosophie sous forme d'aphorismes.

Comme eux nous lui donnerions ainsi une forme définitive et immuable et comme eux nous figerions dans la forme inventée et nous créerions une religion nouvelle aussi stagnante que les autres et vouée comme elles aux mêmes déchéances.

Le symbole est précieux car il n'est qu'une forme et il n'est qu'une route : il est un poteau indicateur dont la flèche est dirigée vers l'au-delà, vers le cosmos, vers les plans supérieurs à ceux qu'à un moment donné, l'esprit humain est parvenu à atteindre.

Remplacer les symboles par les aphorismes, c'est transformer la Maçonnerie en une école banale de vulgarisation philosophique pour ne pas dire pire, en une association de batailles politiques : c'est lui ôter ce qui fait d'elle, l'instrument de progrès incessants et perpétuels. Réaliser les symboles en langue vulgaire et précise, c'est dire que le Temple est achevé et si le Temple pouvait être achevé la Maçonnerie n'aurait plus de raison d'être.

C'est ainsi qu'il est vrai de dire que les sym-

boles ne sont pas seulement le langage commun qui permet aux initiés maç. de mieux se comprendre, mais qu'ils sont la Maçonnerie elle-même.

Et le tableau apparaît particulièrement grandiose quand s'y opposent les dogmes des religions et nos symboles initiatiques.

Apparaît et se synthétise alors la lutte éternelle où se scinde en deux camps l'humanité entière : d'un côté les repus et les rassasiés, ceux à qui le statut actuel donne pleine satisfaction et qui n'imaginent point que l'on peut être mieux que ce qu'ils sont eux-mêmes : ceux-là ont rayé les symboles de leur vocabulaire, ceux-là ont construit une digue qui arrête le fleuve, ceux-là ont établi une barrière que ne doit pas franchir la Raison humaine : religieux avec ou sans Dieu, conservateur de l'état présent. De l'autre côté et s'opposant à eux, ceux qui veulent que le fleuve s'écoule et s'épanouisse, ceux qui ne veulent pas de barrière, ceux qui croient que l'humanité est encore horriblement imparfaite dans ses servitudes, ses inégalités et ses haines et qui veulent mener plus loin l'œuvre d'affranchissement, de justice et de libération que dans la peine, les souffrances, les persécutions de toutes sortes, ont déjà commencée tous les penseurs, les créateurs, les apôtres, les réalisateurs des Temps qui nous ont précédé.

D'un côté les religions, Jésus, Mahomet, le

Veau d'Or, peu importe le nom, ancrées dans leur volonté de stagnation et de conservation : de l'autre ceux qui veulent aller plus loin vers un avenir meilleur et vers un idéal d'imperfection moindre.

D'un côté ceux qui ont rejeté l'enseignement et les formes de l'initiation symbolique et de l'autre ceux qui lui sont restés fidèles.

Le symbole marque la route vers la Lumière : le jour où la Maçonnerie y renoncerait, elle s'identifierait à toutes les religions amantes du passé et renoncerait par cela même et de toute nécessité à être l'instrument et la créatrice du progrès vers une humanité meilleure et plus libérée où régnera plus d'intelligence, plus d'égalité, plus de bonté, plus de justice, toujours plus d'amour et toujours plus de fraternité.

A l'œuvre donc, au travail, mes FF., en route vers la Lumière !

Lorsque du haut du debhir, après une Ten. bien remplie, rendue fertile en enseignements par la libre discussion, le Vén. a prié les FF. présents sur les col. de se retirer en paix sous la loi du silence, il serait bien jeune et, disons le mot, bien naïf, le maç. qui s'imaginerait avoir gagné son salaire !! Son rôle n'est pas terminé : on peut même affirmer qu'il commence.

Au sortir de la L., mêlé à la vie prof., petite pierre déjà dégrossie et bien taillée, s'en allant rebondir dans toutes les anfractuosités et se

frotter à toutes les aspérités de ce gigantesque monument de granit brut qu'est le monde extérieur, le maç. va donner sa mesure. Et quand, après cette incursion dans tous les domaines, dans les vastes champs d'action qui s'offrent à lui, après avoir, au milieu des ténèbres, gravi les routes abruptes, les sentiers escarpés, guidé par notre étoile flamboyante, véritable étoile polaire embrasée par la foi maçonnique, quand, après avoir atteint les sommets éblouissants, baignés de Lumière, il reviendra au foyer, à l'At., prendre place sur les Col., mesurant le chemin parcouru et l'œuvre accomplie, il se dira : « J'ai gagné mon salaire ! Je suis content ! ». Et ce sera sa plus belle récompense.....

F.: Docteur Raymond CORBIN.

Villa « Hiram »

*Le Touquet-Paris-Plage*

7-9-VI-1929.





# TABLE DES MATIÈRES

---

---

PRÉFACE .....	21
I. — Critiques dirigées contre nos Rites et nos Symboles.....	77
II. — L'Eglise nous accuse de satanisme....	79
III. — Nos rites sont antérieurs à ceux de l'Eglise .....	83
IV. — Rite de l'Initiation.....	85
V. — Symbolisme du nombre 3.....	98
VI. — La Maçonnerie est bien une science initiatique .....	104
VII. — Nos Symboles sont vivants; les Dogmes sont des rites morts.....	106

---

---

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 31 AOUT 1929  
SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE NOUVELLE  
11, RUE CADET, PARIS-9<sup>e</sup>



# ÉDITIONS MAÇONNIQUES

■ V. GLOTON ■

PARIS (IX<sup>e</sup>) - 7, rue Cadet - PARIS (IX<sup>e</sup>)



ÉDOUARD E. PLANTAGENET.

- La Franc-Maçonnerie Française. Son esprit — son activité — ses tendances. 9 »
- \*Causeries Initiatiques pour le travail en Loge d'Apprentis . . . . . 6 »
- \*Causeries Initiatiques pour le travail en Chambre de Compagnons . . . . . 6 »



R. C. FEUILLETTE.

- Précis de l'Histoire du G. O. D. F. . . . . 7 50



ALBERT LANTOINE.

- Hiram au Jardin des Oliviers. — La Paix mondiale et la F. M., du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours . . . . . 5 »



ANDRÉ LEBEY.

- La Franc-Maçonnerie et la Paix . . . . . 6 »



EDMOND GLOTON.

- \*Memento des Grades de Perfection et Capitulaires . . . . . 4 »
- \*Memento des Grades Philosophiques. . . . . 4 »

\* Vendu seulement sur justification du grade de l'acheteur.

# FABRIQUE SPÉCIALE DE DÉCORS MAÇONNIQUES

*pour tous les Rites et tous les Degrés*



**BIJOUX MAÇONNIQUES**

**DIPLOMES**

**MATÉRIEL DE LOGES**

**Chap.°, Cons.°, Consist.°, Areop.°.**

**DRAPEAUX**

**BANNIÈRES - DRAPS MORTUAIRES**

**LIBRAIRIE MAÇONNIQUE**



## **V.: GLOTON**

**Brodeur**

**PARIS-IX<sup>e</sup> - 7, rue Cadet - PARIS-IX<sup>e</sup>**



**COMMISSION - EXPORTATION**

**INSIGNES POUR TOUTES SOCIÉTÉS**

**Médailles & Plaquettes d'Art**

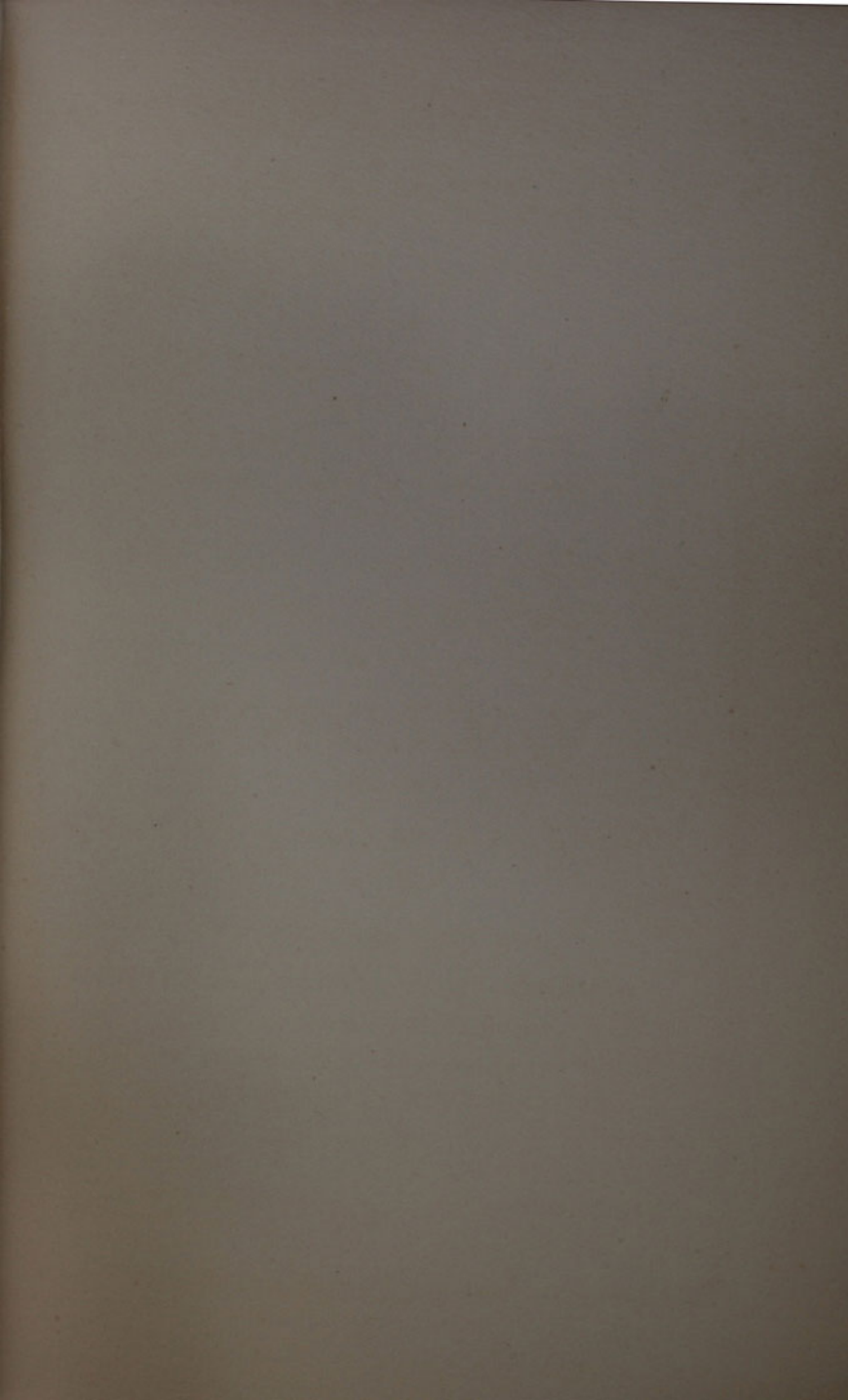
**Exécution originale d'après dessins inédits**

**ÉCHARPES DE FONCTIONNAIRES**



*Chèques Postaux*  
**PARIS - 312.02**  
**RABAT 33-69**

*Registre Comm.*  
**Seine 68-746**



POINT GEOMETRIQUE

5

